

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br. 2 fr. 75.

N^o 369. Vol. XV. — SAMEDI 23 MARS 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Leçons d'histoire contemporaine. — Courrier de Paris. — Arrivée des transportés de juin à Bône. — Les noces de Luigi (suite). — Chronique musicale. — Lettres sur l'Ecosse. — Le bon vieux temps. — Mouvement de la science et de l'industrie. — Villa et tombeau d'une jeune femme gallo-romaine. — Les Parisiens en province. — Bibliographie. — Correspondance. — Geoffroy Saint-Hilaire. Gravures : Chefs arabes venant faire leur soumission à Constantine. — Le dimanche des Rameaux. — La Casbah de Bône; Débarquement des transportés de juin à Bône; Bâtiment destiné à l'habitation des transportés, d'après les dessins du docteur Quessoy. — L'Ecosse (2^e article); cinq gravures, dessins de M. Bouquet; Les joueurs de cornemuse, par Gavarni. — Cocheville, deux gravures. — Les beaux-arts travestis, quatre dessins d'Audéou. — Tombeau d'une femme gallo-romaine, sept gravures. — Correspondance illustrée. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Les rôles sont bouleversés : nos rouges sont devenus des petits saints; nos amis ont perdu la tête; la rage séditionne des journaux qui ont couvé le 13 juin s'est emparée pendant quelques jours des écrivains de l'ordre; l'éloquence du père Duchêne a écumé dans la *Patrie*, dans l'*Assemblée nationale*, dans le *Constitutionnel* et même dans le *Messageur de la semaine*, organe patroné de la partie la moins sage et la plus modérée de la majorité parlementaire; à ce point qu'une quarantaine de ces patrons ont cru devoir renier ce dangereux client. Les élections du 40 mars ont produit tout

ce tumulte, et maintenant que le sang-froid commence à revenir, on cherche à se persuader que le mal n'est pas si grand que la peur l'avait d'abord fait paraître. On ne sait pas qui a inventé, il y a quelques jours, un mot attribué à sir Robert Peel qui aurait dit de la France : C'est une diligence remplie d'honnêtes gens attaquée par des brigands, et qui attend les gendarmes. Cet homme d'Etat sérieux sera peut-être étonné du genre d'esprit qu'on lui a prêté; mais quelle que soit son opinion sur la diligence où sont bloqués les honnêtes gens, sa haute intelligence lui indiquerait d'autres moyens de salut que le recours aux gendarmes. Il faut laisser les gendarmes à M. Carlier pour ses brigands, à lui, et



Chefs arabes venant faire leur soumission à Constantine. (Voir à la page suivante.)

voir si ces autres brigands ne sont pas tout bonnement des matassins comme ceux qui poursuivent M. de Pourcœuang.

Le temps arrange toute chose; il ne se fait dans le temps ce que le temps permet; rien ne vient à point qui ne sait attendre. Cette sagesse populaire n'est pas, il faut le regretter, au service de la politique; c'est pour cela que nous payons si cruellement les fautes de l'audace présomptueuse ou de la fatuité orgueilleuse. Un homme d'Etat, un homme de cœur, un seul *Exoriar aliquid*. — La France n'a pas un homme; elle n'a que des journalistes, des discoureurs et des gendarmes. Voilà sûrement l'opinion de M. Robert Peel.

L'Assemblée nationale a terminé la discussion de la loi sur l'enseignement. L'amendement le plus important de cette troisième délibération porte sur l'article 64, où l'on a introduit la faculté de fonder des écoles d'enseignement professionnel. L'article 72 porte que les petits séminaires actuellement existants seront maintenus à la condition de rester soumis à la surveillance de l'Etat; on sait que c'est là le point délicat de cette loi, celui où l'opposition déjà exprimée des principaux chefs de l'Eglise catholique, fera sortir les impossibilités dans l'exécution. Quoi qu'il en soit, 399 voix se sont réunies pour l'adoption de la loi, 297 se sont prononcées dans le sens contraire. On a remarqué la retraite de M. l'évêque de Langres au moment du vote. La séance de samedi a été d'abord consacrée au vote sans discussion de la convention postale conclue avec la Suisse, puis l'Assemblée a rejeté une proposition qui avait pour objet d'égaliser d'une manière plus radicale le partage des successions; mais cette séance, ouverte par des questions très-pacifiques, s'est terminée à la fin sur un incident qui restera dans l'histoire de cette semaine électorale. Un journal, *l'Assemblée nationale*, a trouvé piquant de dénoncer des électeurs commerçants pour leurs votes, et de les recommander au déléguement de leur clientèle. Le bon de la chose, après l'intention, c'est que ce journal nommait ces commerçants à tort et à travers, et que la plupart ont réclamé, pour se signaler eux-mêmes à la reconnaissance du parti. Quoi qu'il en soit, le fait a paru exorbitant et attentatoire à la liberté du suffrage universel. Le gouvernement n'a point partagé cet avis, non plus que la majorité, engagée, selon nous, dans un système d'opinions, de tolérance et d'actes qui ne laissent à la dénonciation de *l'Assemblée nationale* que les proportions d'une plaisanterie pitoiable. Le débat qui a éclaté à ce sujet est venu d'abord, violent ensuite, par l'effet des interruptions de quelques représentants qui remplissent des deux côtés de l'Assemblée le rôle de ce personnage de la parade, de cette *queue rouge* qui n'a d'autre emploi que de dire une sottise pour donner la réplique à son interlocuteur.

L'Assemblée a commencé lundi la deuxième délibération du projet de loi sur le timbre. Ce projet se compose de cinq titres : le premier est relatif aux effets de commerce et aux bordereaux; le deuxième aux actions dans les sociétés et entreprises, ainsi qu'aux obligations négociables des départements, des communes, des établissements publics et des compagnies; le troisième aux rentes sur l'Etat et aux effets publics; le quatrième aux polices d'assurances; le cinquième comprend les dispositions générales. Les deux premiers titres, qui n'innovent pas en matière de timbre, mais qui se bornent à assurer une plus rigoureuse exécution des lois existantes, ont été votés sans discussion sérieuse et sans modification importante. Quant au titre relatif aux rentes sur l'Etat et aux effets publics, il a donné lieu à une discussion très-solennelle. Ce titre régit, sur la proposition de la commission, les droits qui s'agitent d'établir sur les opérations du transfert de ces effets. C'est une question ancienne et souvent agitée où l'opinion du gouvernement, c'est-à-dire du ministre des finances, est encore aujourd'hui en opposition avec l'avis de la commission. M. Ducos a traité la question dans le sens du gouvernement et au point de vue de l'intérêt des rentiers de l'Etat, si ce n'est l'intérêt même du crédit public. M. Berryer a cherché à son tour à effrayer la majorité sur les conséquences de cet impôt. Le ministre des finances et M. Passy ont parlé dans le même sens; mais les conclusions de la commission, habilement soutenues par son rapporteur, M. Emile Leroux, ont triomphé à la majorité de 400 voix contre 232.

— On a reçu, cette semaine, de favorables nouvelles de Constantinople. Tous les chefs importants de la subdivision sont venus saluer le nouveau commandant de la province; on a remarqué parmi eux Mohamed-ben-Azzeddin, caïd du Zouaghra, qui depuis sa soumission accomplie, comme on dit, s'en souvient, au milieu des embarras de l'expédition de Zaatcha, n'a cessé de tenir la conduite la plus loyale et la plus énergique.

— Les nouvelles étrangères n'ont pas d'autre intérêt que le commencement d'une crise ministérielle en Angleterre.

Leçons d'histoire contemporaine.

Nous empruntons à des sources qui ne sont pas suspectes, et nous publions sans réflexion les opinions suivantes, destinées, dans notre intention, à provoquer parmi nos lecteurs un examen de conscience que nous avons fait nous-même en toute sincérité.

L'auteur d'un excellent écrit sur *l'Assistance publique* (1), dont un de nos amis a rendu compte ici il y a huit jours, M. Auguste Bizard, examinant les objections élevées contre le système de réforme et d'augmentation de prévoyance qu'il propose, est allé à rechercher l'origine et la cause des crises que produisent les suspensions de travaux. Donnons-lui la parole :

« Voyons si c'est la classe ouvrière qui cause habituellement les crises ou suspensions de travail. C'est une question de moralité qui ne doit pas être tranchée légèrement.

» Ces crises sont le produit de perturbations politiques ou purement commerciales.

» Commencées par les crises politiques, la France en a subi quatre principales depuis soixante ans : 1789, 1814, 1830, 1848.

» La première fut causée par le soulèvement de la classe moyenne, excitant les masses populaires, qui ne firent d'abord que la suivre, pour la déborder bientôt.

» Celle de 1814-15 fut causée par l'invasion, que la classe ouvrière n'avait pas spécialement provoquée.

» 1830 fut encore le fait de la classe moyenne, dont les ouvriers ne furent que les auxiliaires.

» Enfin, si la révolution de 1848 fut accomplie par un *tour de main* des sociétés secrètes, composées principalement d'ouvriers, on ne doit pas oublier qu'elle fut provoquée par l'opposition parlementaire (dynastique et légitimiste aussi bien que républicaine), et commencée avec le concours de la garde nationale, qui alors représentait uniquement les classes moyenne et supérieure.

» En résumé, par le temps qui court, personne en France n'est à l'abri du reproche d'avoir concouru à telle ou telle révolution, les uns par leurs fautes, les autres par leurs excitations, les uns en vain par leurs actes. Et si les classes populaires fournissent le plus grand nombre d'acteurs dans ces terribles luttes, c'est dans les classes supérieures que se rencontrent les plus éminents provocateurs, les prédicateurs de l'insurrection, les écrivains et les orateurs qui en donnent le signal.

» On doit donc reconnaître que, même dans les cas de crise politique, la population ouvrière n'est pas plus responsable que le reste de la nation du bouleversement industriel qui s'en suit, de la misère qui se répand instantanément sur le pays.

» A plus forte raison, raisonne-t-elle tout reproche et toute responsabilité dans les cas de crise purement commerciale.

» Ces sortes de crises peuvent être rangées en trois catégories : 1° le cas de mauvaise récolte des céréales et de renchérissement des denrées alimentaires en général; 2° le cas d'exagération de la production manufacturière, soit que le mévente des produits résulte de la suppression imprévue d'un débouché accoutumé, soit que la hausse de prix des matières premières ait rendu ces produits manufacturés inabordable à la consommation; 3° la fièvre de spéculation qui se développe parfois à l'occasion de bénéfices exagérés, qui provoquent certaines industries et qui entraînent, au profit de celles-ci, les capitaux qui étaient nécessaires à l'alimentation normale des autres industries.

» Dans ces diverses circonstances, la classe ouvrière n'est pour rien dans les causes qui amènent la crise, c'est-à-dire les embarras ou la ruine des industries auxquelles l'ouvrier fournit son concours.

» Il n'a pu influer sur les récoltes, puisque le sol ne lui appartient pas. Ce n'est pas lui qui a excité le fabricant à produire outre mesure, puisqu'il n'a pas de part à la gestion. C'est encore moins lui qui a cherché à séduire l'industriel ou le capitaliste, en débauchant l'un de ses travaux, l'autre de ses placements habituels, pour les jeter dans la spéculation des spéculations, des houilles ou des chemins de fer.

» Il souffre donc et de la plus cruelle souffrance, de sa faim et de la faim de sa famille, par suite de circonstances qui ne sont pas de son fait, dont il est tout à fait innocent.

» Dans le premier des cas énumérés, la faute n'en est à personne non plus qu'à lui. Une saison trop pluvieuse ou trop sèche, la maladie inconnue des pommes de terre, une épidémie, auront produit ce mal, ce désastre que nul n'a pu prévoir ni parer.

» Mais dans les deux autres cas de crise commerciale, tout le monde l'a pu se dire également innocent.

» En cas de production exagérée, de surélévation du prix des matières premières, telles que le coton, les laines, la soie, le lin, etc., il y a eu tout au moins imprudence, défaut de prévision, faux calcul de la part des chefs de l'industrie manufacturière et commerciale.

» En cas de spéculation fébrile sur certains produits, sur certaines entreprises, il y a eu tout au moins imprudence. C'est la capitale, c'est l'esprit, le désir de gagner beaucoup en peu de temps, qui sans travail, et qui a causé la maladie industrielle, l'agiotage. Le capitaliste a retiré ses fonds, le commerçant suspendu ses achats, le fabricant arrêté ou ralenti les travaux de sa manufacture, pour porter à la Bourse, au grand tapis vert, les capitaux qui étaient nécessaires à l'industrie régulière, à la marche normale des affaires.... Telle furent les causes des crises de 1837-38 et de 1845-46.

» On voit donc que si l'ouvrier à quelquefois mérité ce reproche d'avoir causé ou aggravé la crise, il peut aussi dans certains cas le renvoyer en toute justice à ses patrons; et mieux vaut chercher le remède que de se passionner les uns contre les autres par de telles récriminations.

M. Nisard exprime la même pensée dans la *Revue des Deux-Mondes*, 45 décembre 1849, page 993 :

« Les révolutionnaires ne sont pas si coupables que nous les faisons. Évaluez leur part dans l'œuvre de destruction; c'est de beaucoup la plus petite. On dit que les plus glorieux de la victoire de février ont été les vainqueurs. Apparemment ce n'est pas modeste.... Que signifie donc cet étonnement?... Le vainqueur de février, hélas ! c'est la bourgeoisie, c'est nous, et si nous laissons les autres s'en vanter, c'est que l'affaire ne nous a pas été bonne. Disons-nous donc honnêtement nos vérités. Nous seuls, ou nous bourgeois, nous faisons et dé faisons les gouvernements. Le peuple nous y aide; mais ce n'est pas lui qui commence; il pousse nos cris, il va au feu sous notre drapeau.... »

Mais il ne s'agit encore jusqu'ici que de deux écrivains de l'école rationaliste. Passons à une Revue catholique, le *Correspondant*, excellent recueil qui éclaire par l'élevation des sentiments aux petits calculs des coteries et des partis. L'article est intitulé : *Le Socialisme dans la société élégante et polie*. Le titre a, comme on voit, l'air d'un paradoxe. Écoutons :

« L'exercice illégitime de l'autorité constitue la tyrannie. Pascal le dit avec son éloquent concision :

« La tyrannie consiste au désir de domination universelle et dans de son ordre. »

« Le socialisme attribue à l'Etat une domination hors de son ordre. Et c'est pour cela qu'il n'est pas seulement une anarchie

épouvantable, mais en même temps la plus odieuse des tyrannies.

» M. le comte de Champany a exposé, dans la dernière partie de son beau travail, exposé présent à la mémoire des lecteurs du *Correspondant*, tout ce qu'a fait l'Etat pour étendre sa domination hors de son ordre. Je veux essayer d'indiquer aujourd'hui ce qu'a fait la société, et je le répète à dessein, la société élégante et polie, pour étendre aussi cette domination de l'Etat hors de son ordre. Le récit des révolutions de ce peuple qui repose sur un roi tout pacifique, exige à la place un maître qui se remue, et tout cela sur un trône où devant ses sujets, ce récit n'est une fable que parce qu'il s'agit d'un peuple de grenouilles.

» On ne veut un maître qui se remue que pour être soi-même dispensé de se remuer. Chacun veut se débarrasser sur l'Etat de tous ses soins, de toutes ses sollicitudes, de tout ce qui constitue sa tâche et ses charges personnelles. Chacun veut que l'Etat lui assure une existence, sion magnifique, au moins de cette médiocrité dorée que demandait Horace. Chacun veut que l'Etat lui arrange sa vie pour n'avoir plus à se donner que la peine de vivre.

» Mais la société élégante et polie n'a jamais formulé sa paresse en système philosophique, et le prolétariat l'a fait.

» Les exigences de la société élégante et polie n'ont jamais rencontré de résistance; pourquoi des réclamations, si bien et si facilement accueillies, auraient-elles cherché un appui superflu dans des théories au moins contestables ?

» Les exigences du prolétariat ont rencontré une invincible opposition, non pas dans le mauvais vouloir des hommes, mais dans la nature des choses et dans l'impossibilité absolue de satisfaire les droits inventés et proclamés par le socialisme doctrinaire.

» Il faut signaler d'abord cette différence pour en préciser la valeur. Cette différence tient uniquement aux circonstances, non aux hommes, non aux tendances, non aux principes.

» La bourgeoisie, et plus particulièrement ce que les socialistes du lendemain appellent la veille le *pays légal*, exerçait, sans avoir jamais connu les formules du socialisme, exerçait dans toute sa rigueur le droit au travail. Or, le fameux marché proposé par M. Proudhon dit assez ce qu'est un droit dont la reconnaissance équivalait à l'abolition de la propriété.

» Le pays légal, au lieu d'assurer l'avenir de ses fils par ses propres mérites et par une éducation sérieuse, qui leur permit d'aborder résolument les difficultés de la vie, demandait pour eux à l'Etat des emplois rétribués qui les dispensaient de s'inquiéter et de prévoir. Les fonctions, on l'a dit assez, sans prendre garde toutefois au principe funeste qui était au fond de tout cela, les fonctions ont été choisies pour les hommes, non les hommes pour les fonctions. Satisfaire ces exigences fut pendant dix-huit ans le grand art de la politique. La Restauration est tombée pour avoir dédaigné ce moyen de gouvernement; la monarchie de Juillet est tombée pour l'avoir employé.

» Je ne veux faire ici le procès ni à la Restauration ni à la monarchie de Juillet. J'aime ce hier déclin de la Restauration pour les bons moyens; je regrette seulement qu'elle n'ait pas travaillé davantage à faire disparaître ces exigences qu'elle ne pouvait point subir. La monarchie de Juillet a vu contre quel écueil la Restauration s'était brisée; pour l'éviter, elle s'est jetée aveuglément du côté opposé, ou elle s'est brisée à son tour contre un autre écueil. Les emplois publics précédemment établis n'ont pas suffi longtemps aux besoins toujours croissants du pays légal; il a fallu suivre le mouvement ascensionnel de ces besoins dans la multiplication de l'emploi public. Il a fallu pourvoir aux besoins de la famille de la bourgeoisie. La politique, non les nécessités administratives, décidait la création des fonctions nouvelles.

» La même tendance et le même principe, mais formulé cette fois en droit au travail, ont, au lendemain du 24 février, donné naissance aux ateliers nationaux, dans lesquels l'Etat assurait un salaire aux ouvriers comme il avait fait pendant dix-huit ans dans les administrations pour les fils du pays légal.

» Je cherche, mais je n'aperçois aucun avantage essentielle entre les bureaux d'un ministère et un atelier national. Ce n'est pas en vain que l'on a vu encore à la Restauration et au gouvernement de Juillet. Il est été sans doute plus honorable de repousser ces exigences que de courber la tête et de s'y soumettre. Mais il est été insensé, pour vouloir imiter la généreuse résistance du gouvernement précédent, de suivre la Restauration jusque dans l'abîme où elle venait de disparaître.

» La dernière monarchie était d'ailleurs moins libre à cet égard que son aînée. Elle subissait la loi fatale que lui imposait son origine. Elle cherchait partout des adhésions. Elle entretenait cette funeste habitude de la bourgeoisie de ne voir de moyens d'existence pour ses fils que dans les fonctions publiques. Napoléon n'avait trouvé le germe dans les lois et surtout dans l'esprit révolutionnaires. Troisième souverain de sa race, — pour me servir de son hypothèse (1) — il eût étouffé ce germe dans ses mains puissantes. Fondateur d'une dynastie, il appliqua ses soins à le développer.

» Les gouvernements nouveaux, qui n'ont de racine ni dans les traditions ni dans les grands intérêts nationaux, sont obligés pour s'établir de chercher un appui dans les intérêts particuliers. Napoléon créa un peuple de fonctionnaires publics, se fit un peuple de partisans; le bon plaisir volontairement choisi pour une organisation administrative de notre pays, ce mot : *simplifier*; chef de rare, il dut en prendre un autre : *compliquer*.

» Le droit au travail et aux emplois publics était si bien entré dans les mœurs de la bourgeoisie, du pays légal, de la société élégante et polie, que pour combattre le principe du cumul des fonctions publiques, on ne se battait presque jamais au point de vue de l'intérêt public, qui seul peut décider une telle question, mais au point de vue des sollicitudes ajournées et impatients. Est-il juste, demandait-on, qu'un seul homme occupe deux places quand tant d'autres n'ont pu en obtenir une ?

» Les théoriciens du communisme raisonnent-ils autrement ?

» Il semblait que la principale utilité des fonctions publiques fut de faire vivre ceux qui les remplissaient. C'est avec cette préoccupation qu'étaient critiqués les choix du gouvernement, sinon dans la presse, au moins dans les salons. Pourquoi, disaient-ils, pourquoi avoir donné cette préfecture à celui-ci qui est déjà si riche, plutôt qu'à celui-là qui n'a point de fortune et qui est chargé d'une nombreuse famille ?

» La révolution de février a eu ceci de bon, qu'elle nous a un peu corrigés sous ce rapport; que nous comprenons mieux aujourd'hui que certaines fonctions ont été instituées pour l'intérêt

(1) Paris, Paulin, rue Richelieu, 60.

(1) « Ah ! si j'étais seulement mon petit-fils !... »

de la société, non pour l'intérêt des fonctionnaires. Personne, que je sache, n'a encore osé demander pourquoi le commandement militaire de Paris et de sa province a été confié au général Changarnier plutôt qu'à un autre, par exemple, à quelque vieux général infirme, impotent, mais père de famille besoigneux.

« Les socialistes, ceux du salon comme ceux de l'atelier, disent sans cesse : l'État ! l'État ! Mais l'État doit se défaire de ces partisans intéressés. Ils ne viennent point lui apporter une force nouvelle. La chose à laquelle ils songent le moins est l'intérêt de l'État. Ils ne songent qu'à eux-mêmes. Ce sont des affamés qui ne viennent à lui que pour le dévorer.

Cependant, pourvu à l'existence de sa famille n'est pas l'unique tâche de l'homme. Il doit aussi pourvoir à l'éducation de ses enfants. Et encore on recourt à l'État. On s'en remet à lui de ces soins doux et sacrés que l'amour seul sait donner. On ne s'informe guère ni de la science ni de la moralité des maîtres : ils enseignent au nom de l'État, cela suffit.

« Cette lâche insouciance des familles a fait la fortune de l'Université impériale, qui a eu dans notre siècle le même succès que l'ancienne Université de Paris avant au temps de nos pères.

Mais l'ancienne Université enseignait au nom de l'Église, à laquelle elle était soumise. L'Université impériale n'est soumise qu'à l'État, devant lequel toutes les croyances et tous les cultes sont égaux, et à la loi dont un de ses admirateurs a vanté l'athéisme.

« Pour l'Université impériale, le succès est venu, comme je viens de le dire, de la criminelle insouciance des familles, non de leurs sympathies. Aux plus beaux jours de sa puissance, l'Université n'a jamais été populaire. Ce qui a fait depuis dix ans sa force contre tant d'attaques justifiées par son enseignement, ce qui a le bien mieux défendue que tous les discours de ses membres les plus éloqués, assis dans nos assemblés délibérants et dans les conseils du gouvernement, c'est — et il faut savoir regarder la vérité en face — c'est l'impopularité de la liberté d'enseignement, c'est l'effroi des pères de famille devant les devoirs nouveaux que la liberté apporte avec elle.

« L'État leur aurait donné la direction de leurs enfants ! C'était un avenir plein de soins, plein d'embarras, plein d'inquiétudes, auquel ils ne pouvaient songer sans en être épouvantés.

« Et aujourd'hui, ces mêmes hommes protestent, quand les socialistes résolus demandent que l'enseignement primaire donné par l'État soit obligatoire.

« La nature s'est réveillée en entendant ces théories monstrueuses qui arrachent l'enfant aux soins, à la sollicitude, à l'amour de la famille, pour en faire la chose de l'État. Et ce que quarante ans de pratique n'avaient pu faire, deux années de propagande l'ont fait : elles ont inspiré l'horreur de ces doctrines qui brisent les liens à la fois les plus forts et les plus tendres ; elles ont ruiné l'Université dans l'esprit public, elles ont popularisé le principe de la liberté de l'enseignement.

« Je voudrais pouvoir ajouter qu'elles ont réformé cette pratique détestable et lâche des familles, et que maintenant on ne s'en remet plus à l'État, mais soi-même, du choix de ses enfants auxquels on confie ses enfants... Hélas ! on continue de faire, sans même y prendre garde, ce que maintenant l'on condamne.

« Il n'y a plus guère que ces deux devoirs dont le monde ne permette pas un oubli complet, l'entretien de la famille et l'éducation des enfants. Les socialistes ne désavoueraient point la façon dont la bourgeoisie s'en acquitte depuis vingt ans.»

Nous voudrions pouvoir citer jusqu'à la fin cette vive satire des mœurs du temps. L'auteur n'y ménage ni les arts ni la littérature, tels que nous les avons vus, à quelques exceptions près, se transformer pour flatter les appétits sensuels de la société élégante et polie. Nous n'osions reproduire ici, dans toute sa verve énergique, la peinture qu'il fait des femmes de cette société. Voici le rapprochement qu'il en tire :

« Les honnêtes femmes se plaisent à entretenir une sorte d'amour platonique qui flaire leur vanité, chez tous les hommes élégants qui se plaisent, eux, à partager cet amour entre toutes les femmes qui en sont dignes par leur beauté. C'est une promiscuité morale des sexes.

« Et on s'abandonne après cela lorsque des hommes grossiers, qui ne sont point beaux de visage, ne savent point de leur part les appétits du corps par les récrétions et les illusions de l'esprit, demandent la communauté des femmes et l'entier affranchissement de la volupté !

Courrier de Paris.

Voici l'hiver qui se ravise ; ce sont ses habitudes en mars. Ce vieux guerrier, coiffé de frimas, ne peut se décider à la retraite ; il avait écrit la place au soleil, et sur cette belle assurance, le manchon avait disparu ; l'écharpe aux vives couleurs et la mantille légère flottaient sur les épaules de nos milleuses. Hélas ! nous nous sommes imprudemment, de reprendre le velours et l'hermine ; le carême a son hygiène, il faut s'y soumettre, sous peine de retrouver plus tard des excoriations. Dansez encore, dansez toujours, et en restez un voyage aux eaux ; mais curassez-vous de flanelle rose, on ne saurait prendre trop de précautions contre les deux fléaux des poitrines délicates : la bise du jour et la brise des nuits, qui n'est charmante que dans les romances. Cette température neigeuse proscrire les ornements printaniers ; il faut dérober à son atteinte ces bras, ce cou et ces épaules de neige. « Ma fille, disait une mère prudente à son enfant, je vous trouve bien décolorée... Mais, maman, avec quoi pourriez-vous donc parloir bien cher à celles qui les étalent.

Ce ton de précho est de circonstance ; ne sommes-nous pas en plein carême ? Voici encore une bonne raison pour s'encapuchonner. Chacun des jours de cette semaine a été marqué par quelque pèlerinage dévot et mondain. Le même auditoire se retrouve un jour à Saint-Roch et le lendemain à Saint-Sulpice ou à Saint-Thomas-d'Aquin. Les toilettes ont un air de contrition ; les guirlandes sentent le paradis ; la couleur de la bande à l'effluve est plus blanche que celle de la robe de Notre-Dame. Dans ces jours dévoués à la pénitence, l'enceinte ordinairement déserte de la vieille cathédrale se remplit des

plus beaux fidèles. Le parvis est encombré d'équipages, et la police urbaine est sur pied comme un jour d'émeute ou de représentation extraordinaire à l'Opéra ; une sainte turbulence règne dans l'intérieur de la maison de Dieu ; la sacristie, ces couloirs de l'église, est assailli par les entrées de faibles. Le heurt est redoublé ; il a mis son plus beau jabot ; passons sous silence la majesté du suisse, et les airs d'importance du sacristain, pour arriver au prédicateur.

La chaire est son piédestal ; mais la plupart de ces hommes de Dieu l'acceptent comme un pilori. Dans son humilité, saint Jean *Bouche d'or* ne se sentait-il pas effrayé d'être à la tête ? C'est M. Lacordaire qui prêché à Notre-Dame ; l'Anachorète moins le désert. « Aura-t-il son costume ? » demandait un mondain à mon voisin, comme s'il s'agissait d'un moine de la *Juive* ou du *Prophète*. Les dames de la restauration, qui purent admirer les deux plus beaux prélats de tous les temps, MM. de Quélen et Feutrier, n'affichaient pas plus de curiosité à leur endroit que n'en témoignent nos dames en République pour la personne de M. Lacordaire. Dès qu'il paraît, un frémissement court dans les tribunes, et toutes les *juanelles* sont braquées sur la chaire de vérité. Cette vague rappelle passablement les succès de Massillon sous la régence. Un talent moins aguerri pourrait s'en émuover ; le calme de M. Lacordaire est imperturbable. L'éclair de l'inspiration illumine toujours ce visage à la Zurbaran. L'éloquence de l'orateur est comme sa personne, élevée et forte sous des apparences frêles ; un aspect souffreteux, un regard énergique ; les grands traits dans un dessin incorrect ; la conviction sous des couleurs hérétiques.

Dans la parole de M. de Ravignan, qui prêché à Saint-Thomas-d'Aquin, il y a moins d'ardeur et de tempêtes. Son discours n'est pas un acte, mais une démonstration. Aussi n'a-t-il jamais captivé complètement les imaginations féminines ; il argumente à la façon des théologiens et pose ses conclusions en magistrat qu'il a été. Les esprits gais admirent sa dialectique serrée, pendant que les spectatrices, un peu déçues par cette gymnastique oratoire, révent à d'autres exercices.

Le prédicateur le plus guerroyant de notre carême, c'est un membre du congrès de la paix, M. Deguerry ; il a été militaire, et son éloquence a toujours le sabre au poing. A l'époque où il faisait retentir sa voix au milieu des orages pacifiques ou pacificateurs de la salle Sainte-Cécile, entre la musette de M. Victor Hugo et le lugeolet de M. Émile de Girardin, M. Deguerry s'appliqua un proverbe qui caractérisa son talent : « Je suis, dit-il, bon cheval de trompette et je ne m'effraie point du bruit. » Au contraire, il le recherche volontiers. Ses paroles sentent la poudre, son geste est énergique, c'est une onction provocante, on croirait voir un montagnard en chaire ; le père Bridaine avouerait ses sermons de charité, dont l'entraînement est irrésistible.

Depuis les célèbres conférences de M. de Frayssinous à Saint-Sulpice, cette basilique a compté plus d'un apôtre, MM. Combalot, Dupanloup, de Genoué, Grivert, orateurs également renommés par un art différent, *variis artibus*. S'ils prélaient bien, M. Bautain, leur successeur, professeur accorde mieux. C'est l'église sorbonnisme. M. Bautain traite la foi de ses auditeurs comme une ignorante, il la renseigne et l'instruit. Ses prédications de carême sont ordonnées comme un cours d'étude. Cette année les auditeurs auront fait la classe de grammaire, l'année prochaine ils entreront en humanités. Ce prédicateur, qui fut un professeur de philosophie très-distingué, ferait volontiers de ses auditeurs autant de théologiens. Les jeunes sulpiciens de la rive gauche savourent volontiers cette nourriture forte et solide, mais les estomacs profanes la trouvent trop substantielle, et les belles dévotes du quartier font une variante au nom de leur paroisse qu'elles appellent : *Saint-Supplice*.

« Les extrêmes se touchent », disait Michel-Ange au prélat qui lui reprochait d'avoir montré le paradis et l'enfer dans la même fresque. — Quoi ! nous allons passer de l'église au théâtre sans plus de préambules ? A Rome on n'en fait pas d'autres, et les petits abbés vont ostensiblement à la comédie ; mais si Paris s'avaisait jamais d'offrir ce détail peu catholique, combien de gens qui l'iraient dire... à Rome. Puisent ces lignes d'excuse être acceptées comme une transition sulfureuse à d'autres nouvelles.

A bout d'émotions politiques, blâsé sur le chapitre de la danse, saturé de phénomènes, exécuté par toutes les musiques, à qui peut songer notre monde, si ce n'est à la nouvelle tragédie qui sera jouée demain au Théâtre-Français ?

Notre excellent ami, le courrier du journal le *Crédit*, a profité de la circonstance pour inventer un mot charmant dont il se sert bénévolement avec adresse. On sait que, sur le refus de l'abbé de Rochefort d'accepter le rôle de Charlotte Corday, l'auteur l'a donné à mademoiselle Judith. « L'espère bien, lui aurait-il dit, que vous ne trahirez pas ? ceux de votre religion ne se font pas faute de nous jouer des mauvais tours. — Ah ! répondit vivement l'actrice offensée, ne me confondez pas avec Rachel, moi, je suis juive, et Rachel est juif. »

Ce monstre de Marat, disait quelqu'un, était en outre le plus malpropre des hommes ; figurez-vous qu'il n'a jamais prié qu'un ban dans sa vie. — Et ça ne lui a pas réussi.

En attendant la charrette de la pauvre Charlotte, voici le carrosse de la Péri hole, dit du Saint-Sacrement. L'ouvrage est agréable, sinon nouveau. L'auteur, effrayé de ce demi-culte qui équivalait à une demi-culte, s'est réfugié dans l'anonyme. Laissons donc le nom de M. Méricime pour sa pièce qui n'en est pas une, mais qui offre deux silhouettes excellentes. La Périhole est une comédienne de Lima ; on vous dira tout à l'heure le nom de son autre profession, qui vous rappellera un peu la profession de la belle Hécate de l'antiquité, laquelle disait : « Mon bras est beau, mais je ne le montre qu'aux riches. » C'est une lettre péruvienne et d'assez haut parage, dont la porte est miraculeuse, mais qui s'ouvre volontiers *gratis* aux matadors, par diversion aux ennemis d'un tête-à-tête à la vice-roi ; c'est encore la courti-

sane aussi ancienne que le monde, celle des odes d'Horace et des bacchanales de Pétrone, capable d'une action généreuse à la manière de la Thais de Ténérée, qui a humanisé si bien son cœur par amour de l'humanité. Elle n'aime pas le vice-roi, son protecteur, cela va sans dire, et, néanmoins n'a que ce qu'il mérite. Il est soupçonneux, jaloux, tracassier ; la goutte le travaille outrepassément, la Périhole n'a aucun faible pour les soupriants podagres et caducs. À ce point que le vieux roquetin devrait bien comprendre le ménage de la princesse qui est la traduction fidèle de cette maxime de Larochefoucauld : « Le corps peut avoir des associés, le cœur jamais !... » Cependant il se laisse arracher son carrosse au moyen duquel la belle promène le scandale dans la ville ; puis un autre caprice survenant, elle donne à l'église, pour le service de Dieu et des pauvres, le carrosse du saint-sacrement. Franchement, on aurait pu laisser cette jolie esquisse dans le recueil dont elle est tirée ; les détails fins et comiques s'effacent et disparaissent dans la pâleur de l'exécution. Mademoiselle Brohan avait un charmant costume, et M. Brindeau s'évertue de son mieux pour simuler les délabrements séniles, mais leur jeu est un contre-sens perpétuel. L'un a fait du vieux Satrape une espèce de Géronte imbécile, l'autre n'a vu dans la Périhole qu'une demoiselle en goguette ; la conversion du dénoûment qui est une conversion sincère, l'actrice l'a prise en plaisanterie, presque en impertinence, et le public s'est fâché assez sérieusement de voir railler un évêque et même la religion par un bayadère. La Périhole est un caractère ; elle a la vergogne d'une Caillière et les caprices d'une fille folle ; c'est la passion effrénée sous le joug d'une croyance pieuse, une âme catholique, apostolique, et... dévergondée ; il ne fallait pas l'oublier.

Vous parlerez de Colombine, une autre Périhole endiabulée et très-spirituelle sous les traits de mademoiselle Déjazet, celle-ci tourmente le poète Santeuil, qui y perd tout son latin. La duchesse du Maine voudrait lui arracher par la main de Colombine certaine pastorale amoureuse que le Claudin du siècle de Louis XIV a dévouée au feu. « Je ne livrerai ce huitième pèché capital qu'après avoir commis les sept autres. » Il dit ; et de fil en aiguille, et de gentillesse en travestissements, Colombine met le chanoine sur le vrai chemin de l'enfer. *L'enfant en cheveau gris*, ainsi que l'appelle Labruyère, est livré au diable dans les filets de la comédienne. Colombine ou Déjazet, la jolie couleuvre change quatre fois de peau dans l'espace d'une heure. Arlequin est charmant, Pierrot fait merveille, Léandre est tout à fait le beau Léandre. Santeuil est vaincu, et l'on comprend sa dé faite. Que voulez-vous qu'il lit contre trois... Déjazet ? Celle-là a une jeunesse qui s'éternise et un talent qui ne connaît pas les rides, une voix de sirène, un jeu de luth et une légèreté de sylphe, l'ingénuité illégitime du gamin, la finesse du roué, l'enjouement et les grâces d'une jolie femme et d'une femme spirituelle, c'est un grand prodige après quarante ans d'exercice.

Et cependant tout s'use et tout passe, demandez plutôt à M. Paul de Kock, l'auteur des *Quatre Coins de Paris* du Vaudeville. Quoi ! cet esprit a dérivé la ville et les provinces, et la regardé comme le principal bouton-en-train de la gaieté française, ses ébouriffants récits ont fait le tour du monde, on rait d'avance sur la foi de son nom, il crayonnait un trait si jovial tout ce qui existe et même tout ce qui n'existe pas ; ce créateur d'un monde sans nom culbutait si drolément ses marionnettes les unes sur les autres, gros et petits bourgeois, les maris trompés, les femmes sensibles, les boutiquiers égrillards, les étudiants débraillés, *M. Baise-moi*, et *M. Oscar* ! Aucun conquérant n'entrémentra plus de grisettes rieuses dans son armée d'in-42 et d'in-8°, et le sceptre de Pigault Lebrun était trop léger pour sa main. Quelle chute ! Puisqu'on en est venu aux *Quatre Coins de Paris*, des étudiants et des grisettes encore et toujours ! des quiproquos sans sel, des plaisanteries très-peu plaisantes, des coq-à-l'âne renouvelés de Janot, pas un trait spirituel, pas une ombre de scène dans ce jeu des quatre coins, où l'esprit de l'auteur joue le rôle du milieu et n'attrape jamais personne.

Voici un *Courrier* singulièrement bâti de pièces et de morceaux, et nous ne sommes pas au bout. Allons-nous tomber dans l'ornière des feuilletons du lundi ? La *Gaîté* a pleuré la destinée tragique du malheureux Lesurques. L'Ambigu a reconstruit *Notre-Dame de Paris*. On sait que l'édifice menaçait ruine et nécessitait des réparations. Le drame judiciaire a paru plus intéressant que la fantaisie architecturale du poète. Est-ce que l'imagination, même la plus splendide, ne saurait trouver quelque comparable aux créations de hasard ? Il n'y a que Macbeth ou Tartuffe qui puissent lacer d'intérêt avec une page de la *Gaîté des tribunaux*. Si tout l'art du monde ne vaut pas un brin de réalisme, à plus forte raison nos historiettes habituelles doivent être effacées par l'exposé suivant.

Il y a tantôt soixante ans que le courrier de Lyon fut volé et assassiné sur la route de Paris à Melun. Le butin partagé, les malheureux se dispersèrent ; la justice les faisait rechercher, lorsque la fatalité amena chez le juge instructeur deux amis qu'une femme qui déposait comme témoin oculaire désigna aussitôt pour les auteurs du crime. Lesurques, l'un d'eux, était un riche propriétaire de Douai récemment venu dans la capitale pour l'établissement de ses enfants. Par une autre fatalité, il arriva que la déclaration de cette femme était confirmée par la ressemblance exacte de Lesurques avec l'un des brigands contumaces dont le signalement avait été envoyé à la police. Lesurques et Guesneau, son ami, furent arrêtés et bientôt mis en jugement avec quatre autres individus. L'opinion s'émut en sa faveur ; on observa que la somme volée s'élevait à quinze mille livres, numéraire et assignats, et comme les accusés se trouvaient au nombre de six, c'était donc pour une somme de deux millions mille francs qu'un père de famille aisé et d'une conduite jusqu'alors irréprochable se serait fait voler et assassin. En outre,

deux amis de Lesurques attestait qu'ils avaient dîné avec lui le jour de l'assassinat et qu'ils ne s'étaient quittés que dans la nuit. Malheureusement l'accusé se souvint d'avoir acheté le même jour des boucles d'oreille chez un bijoutier; et les livres du marchand passent sous les yeux des magistrats, et la date du registre présente des surcharges. Cet incident éveille dans l'esprit des juges les plus fortes préventions. Il résulte encore des débats que le lendemain du crime Lesurques avait été vu à la même table qu'un de ses coaccusés; mais celui-ci, tout en avouant sa complicité, en déchargeait Lesurques. C'est en vain qu'il expliquait l'erreur des témoins par la ressemblance fatale de l'innocent avec le contumace Dubosc, on ne l'en crut pas, et Lesurques, condamné à mort, fut exécuté.

Le drame est calqué sur le procès, il en suit toutes les alternatives et il n'en a produit que plus d'effet. Peut-être même gagnerait-il à être débarrassé de ses détails romanesques, mais il faudrait sacrifier l'épisode des amours de mademoiselle Lucie et de M. Edouard, deux êtres intéressés que le public revoit toujours avec un nouveau plaisir dans toutes les pièces passées et à venir.

Au sujet de *Notre-Dame de Paris*, il suffira de dire que c'est le roman qu'on relit, ses chapitres sont devenus des tableaux qui se succèdent aussi rapidement que les feuillets du livre; le décorateur est chargé du soin de tourner la page. Seulement, nouvelle concession faite à la sensibilité publique, le mélodrame ne se comporte pas jusqu'à la fin comme le roman; il n'a aucune mort à se reprocher. Quasimodo est conservé à ses amis, la Esmeralda échappe au gibet, elle épouse le capitaine Phœbus, qui devient sage comme une image. Les images! la pièce en est pleine, on dirait un numéro de *l'Illustration*; on lui souhaite un succès pareil.

Vous n'êtes pas au bout de la comédie; voilà qu'on l'organise dans les salons de l'hôtel Castellane pour les menus plaisirs de la belle société et au bénéfice d'un noble exilé polonois. Obligé de quitter la terre natale, M. le comte de Montemerli a trouvé une généreuse hospitalité dans cette demeure chère aux arts et facile assurée des prospérités. À la veille de son départ, madame la comtesse de Rossi-Sontag a voulu s'associer à cette bonne œuvre, c'était en même temps assurer à ce concert les concours des artistes les plus distingués.

On parle beaucoup d'un *steaple-chase* à l'état de projet qui serait réalisé aux premiers beaux jours; l'emplacement est désigné, c'est encore sur la route diabolique de Verrières à Berny que ce *casse-cou* élégant aura lieu. Le comité directeur, composé de nos plus intrépides gentlemen, a envoyé des lettres d'invitation à ses confrères de Londres. On compte aussi sur la présence de plusieurs pèlerins du Rhin et de la noblesse équestre des villes anscatiques. Le bruit de cette chevauchée retentira même jusque dans les steppes de Mazaepa. Puisse la cérémonie décider tout le clan des boyards à visiter Paris!

On prépare au faubourg Saint-Honoré les appartements du comte Strogonoff, le nouvel ambassadeur de Russie à

Paris. M. de Kesseleff, qui remplit l'intérim, interrogé par sa cour sur le poste qu'il désirait obtenir comme compensation, aurait répondu qu'il ne connaissait pas de plus belle place au monde que la place Vendôme à Paris.

Tous les mariages du monde connu et inconnu se sont accomplis pendant cette semaine, mais aucune de ces illustres alliances n'a causé autant de sensation que cette simple annonce: « M. Will a épousé mademoiselle Henriette Guizot. La bénédiction nuptiale a été donnée samedi aux nouveaux époux dans le temple de l'Oratoire, qui n'a pu contenir la

Palmarum), il faudrait se transporter jusqu'en Orient, au berceau même de l'institution et devant le tombeau du Sauveur. C'est au milieu de la foule des pèlerins, dans la mêlée de cinq ou six églises militantes, que la scène devient aussi variée que les acteurs. Les Grecs d'un côté, les Latins de l'autre, Arméniens, Coptes et Maronites, luttent de démonstrations pieuses. La ville sainte s'embrase encore de palmes, comme au jour de l'entrée de Jésus dans Jérusalem, dont le dimanche des Rameaux consacre l'anniversaire. Le Sauveur du monde y entra dans la pompe d'un triomphateur. Les Juifs l'accompagnaient jusque dans le temple en criant: « *Prospérité au fils de David! Bénis soit le nom du Seigneur en sa personne!* » Et quelques jours après on le couronnait d'épines! Qu'est-ce que la fête des Rameaux, sinon le premier acte de cette divine épopée, qui commence dans la crèche de Bethléem et finit à la croix du Golgotha.

La bénédiction des palmes a lieu ce jour-là dans toutes les églises, mais les différents peuples de la chrétienté ont dû modifier la cérémonie suivant le climat et les productions de leur sol; dans les contrées où le palmier ne croît pas, on choisit des rameaux d'arbres verts en fleurs; de là, le nom de *Pâques fleuries*. Dans nos campagnes septentrionales, c'est le buis qu'on emploie; son rameau sacré orne le crucifix dans l'intérieur des familles, et on l'associe à toutes les occupations de la vie active; la tige révervée est une bénédiction vivante attachée aux industries et autres petits métiers. Dans le midi, c'est l'olivier, l'arbre de la paix, que la piété utilise; sur les rives du Var et de la Durance, c'est la myrte, arbuste païen, qui festonne les autels du vrai Dieu. La piété des pères de la Suisse catholique dépouille le hêtre pour le même usage, et l'on dit que la ferveur du sentiment religieux y est tel que des forêts entières, qui servaient de digue à l'avalanche, ont été dévastées. En Hollande, on se sert du houx, tandis qu'en Angleterre on emploie les branches du saule. En Norvège et plus loin encore vers les frimas, c'est le sapin et le bouleau. L'Italie, cette terre privilégiée des arts et des cérémonies catholiques, est encore le plus beau théâtre de la fête des Rameaux. Sur toute la surface de la péninsule, de même que dans les grandes lies de la Méditerranée, et sur les côtes méridionales de la France et de l'Espagne, ce

sont de véritables palmes que l'on consacre. Il nous souvient de ce beau jour où, allant de Gênes à Nice, par la route de la Corniche, entre Port-Maurice et Albenga, nous traversâmes un petit village perdu dans des touffes de palmiers: les habitants étaient occupés à se dépouiller de ces trésors de feuillage qu'ils émondèrent avec un soin pieux et les démonstrations les plus catholiques, tandis qu'à peu de distance une tartane ligurienne attendait le tribut sacré pour le transporter dans les basiliques de la ville éternelle. Toutes les palmes dont Rome se décore, le Dimanche des Rameaux, sont la dépouille terrestre de ce petit village, qui s'appelle *Varaggia*.

F. B.



Le dimanche des Rameaux.

foule des curieux accourus pour voir l'ancien ministre de Louis-Philippe.»

La danse avait cessé et voilà la danse qui recommence; nous allions donc entamer la physiologie du *polka* et l'histoire d'un cotillon lorsque le dessin ci-jeint nous ferme la bouche, et c'est avec respect que nous le rouvrons pour l'encadrer d'un commentaire explicatif.

Les cérémonies de la quinzaine de Pâques n'ont rien de nouveau pour des lecteurs catholiques. Tout se passe encore, dans nos rites immuables, selon l'usage antique et solennel, et, pour trouver matière à quelque détail moins connu à l'occasion du *Dimanche des Rameaux* (*Domnica*

Arrivée des transportés de Juin à Bône.

Nous recevons de Bône la lettre suivante avec les dessins qui l'accompagnent, et que nous devons à l'obligeance de M. le docteur Quesnoy :

« Le 3 mars, une partie des transportés de juin partis de Belle-Isle le 20 février au matin, est arrivée sur l'*Asmodée*, frégate à vapeur, dans la rade de Bône. Le *Gomer*, parti de Belle-Isle en même temps que l'*Asmodée*, n'est arrivé que le 5 au matin. Ces deux bâtiments, après avoir voyagé de concert, se sont quittés par le travers du cap Saint-Vincent; le *Gomer* alla relâcher à Cadix.

» En voyant en rade ce magnifique *Gomer*, bâtiment jadis royal, nous ne pûmes nous défendre de jeter un regard sur le passé, de nous rappeler les voyages de l'ex-roi en Angleterre, ceux de la reine Victoria en France, et de songer à l'instabilité des hommes et des choses. — Le même bateau qui servait aux plaisirs d'un roi sert aujourd'hui à conduire en exil ceux qui ont concouru à le détrôner.

» Les travaux qui avaient été commencés dans la Casbah de Bône pour recevoir ses nouveaux hôtes ne sont pas encore terminés, mais le débarquement ne s'est pas moins effectué deux heures après l'arrivée en rade, et bientôt, grâce à l'activité du colonel Eynard, commandant supérieur, et des officiers chargés de la direction des travaux, les transportés pourront jouir d'un casernement tout à fait convenable.



La Casbah de Bone (Algérie), d'après un dessin de M. le docteur Quesnoy.



Débarquement des transportés de juin à Bone (Algérie) le 3 mars 1850, d'après un dessin de M. le docteur Quesnoy.

» Nous avons remarqué un grand nombre d'ouvriers d'art : des ateliers seront bientôt organisés ou les travailleurs pourront adoucir les ennuis de la captivité et répandre dans le commerce des ouvrages qui ne nous arrivent de France qu'à grands frais.

» Si l'homme qui subit sa peine doit être l'objet d'une bienveillance, d'une sollicitude particulière, c'est surtout quand il s'agit d'un crime qui n'implique pas nécessairement la perversité du cœur et qui permet quelquefois de supposer le contraire, c'est-à-dire le dévouement qui serait héroïque si son objet était légitime, si l'homme qui se dévoue était conduit par une noble passion contenue sous les inspirations d'une raison éclairée.

» C'est donc aux chefs appelés à diriger nos détenus à rectifier, par de sages conseils, les erreurs de leur esprit, à ramener par le raisonnement leurs idées dans une voie meilleure. Ces conseils ne s'adresseront pas à des hommes profondément vicieux,

» La Casbah [est bâtie sur un des points les plus culminants qui entourent la ville; de là, la vue embrasse un immense horizon borné par les chaînes de l'Atlas. L'air y est vif et pur. Cette disposition ne laisse rien à désirer sous le rapport hygiénique.

» Les transportés seront casernés dans un bâtiment occupé, il y a quelques jours encore, par la garnison; chacune des pièces a été affectée à sa nouvelle destination, le réfectoire, les dortoirs sont presque entièrement terminés; on s'occupe dans ce moment de clore une cour intérieure affectée spécialement aux détenus.

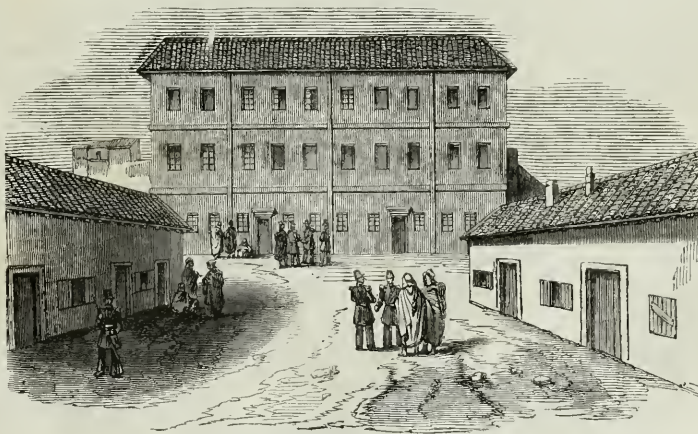
» L'alimentation est la même que celle du soldat, ce qui implique des conditions de quantité et de qualité suffisantes.

» Quand un coup de canon annonça l'arrivée de la frégate, les portes de la ville furent fermées pour éviter l'affluence de curieux, avides de voir quelques-uns des acteurs des terribles journées de juin. Cette mesure n'avait d'autre but que de prévenir l'encombrement du petit port où s'opérait le débarquement et de l'étroit sentier qui mène à la Casbah. Les bataillons d'un régiment de ligne attendaient au débarcadere qu'on lui remit les passagers pour les conduire au fort, où ils se rendirent en chantant des couplets composés sans doute pour la circonstance et répétant cent fois : *Vive la République démocratique et sociale, quand même et partout!*

mais à des malheureux égarés par la lievre révolutionnaire, et dont la raison mal éclairée n'a pas su les défendre contre les suggestions des mauvaises doctrines et de leur propre misère.»

Qu'il nous soit permis ici de faire des vœux pour la réalisation des espérances de notre honorable correspondant. Si nous en croyons les récits que nous avons lus ailleurs, le cri socialiste qui a signalé l'entrée en ville des transportés et qui annonce une persistance de révolte anarchique vraiment regrettable dans l'intérêt même de ces malheureux, ce cri n'aurait pas eu l'unanimité que notre correspondant a constatée. On dit que cinq ou six seulement l'ont fait entendre sans trouver d'échos parmi leurs compagnons.

Il ne reste plus aujourd'hui aucun des transportés de juin à Belle-Isle, et l'on vient d'extraire de la prison de l'Abbaye, à Paris, des militaires condamnés pour les envoyer également à la Casbah de Bône.



Bâtiment destiné à l'habitation des transportés dans l'intérieur de la Casbah à Bone, d'après un dessin de M. le Dr Quesnoy.

Les noces de Luigi.

(Suite. — Voir les Nos 363, 364, 365, 366, 367 et 368.)

VI.

Une semaine entière se passa sans que je retrouvassé l'occasion de voir les deux sœurs. J'étais dévoré d'impatience. Je ne pouvais ni rester dans ma chambre, ni me récréer, ni m'occuper, ni réfléchir; je s'échais sur pied où que ce fût. Après avoir supporté une absence de cinq années, un jour d'attente me paraissait un siècle. Enfin, j'y tenais plus, je me hasardai à faire une visite à madame V. Je la trouvai seule. Son mari était allé à la campagne avec ses deux filles.

— Savez-vous, Fabio, me dit-elle avec la légèreté qui lui était habituelle, que les trois femmes charmantes! Quels bons petits caractères! elles sont douces comme des anges. C'est un trésor que possède là M. V. Je sens que je finirai par les aimer beaucoup moi-même. Je ne puis avoir d'enfants; elles m'en tiendraient lieu; elles me consoleraient. Je veux être pour elles comme une mère. Savez-vous que j'ai déjà songé à la marier? — Ce dernier mot me fit pâlir, mais madame V. passant à son ordinaire d'un sujet à un autre: — Vous vous connaissez donc? reprit-elle en éclatant de rire au souvenir de l'embarras où elle m'avait jeté à son insu le soir de votre arrivée; et vous ne m'en aviez rien dit? Voyez-vous, les hypocrites! Je vous avoue que le sang-froid de ma chère petite Aline m'amusa beaucoup; je crus qu'elle allait vous embrasser à la barbe de son père et de toute l'assistance. C'est qu'elle est bien jolie, Fabio!... Il ne faut pas trop jouer avec les souvenirs d'enfance.

Je quittai madame V. en admirant combien la frivolité peut s'allier dans le même caractère aux qualités les plus aimables. C'était une femme d'un heureux naturel, un peu folle, un peu coquette, mais qui valait certainement beaucoup mieux que son austère époux.

Vous jugez sans peine que de telles préoccupations ne me broiaient point l'esprit sans me déranger un peu dans mes études, et que mon futur examen en était fort négligé. Quoiqu'on fût au fort de l'hiver, je ne me souffrais guère au travail, et l'ombre vénérable de mon oncle Grand dévint géant de mon indolence. Je parcourais dit matin au soir toute la ville; j'obéissais mes connaissances de plus de visites que je ne leur en avais fait pendant les cinq années précédentes, dans l'espoir d'y rencontrer les deux sœurs. Chaque jour, en allant au collège, je ne manquais pas de rôder autour de la maison de M. V., espérant qu'un coin de rideau se soulèverait, qu'une main amie me ferait quelque signe; mais point. J'avais le chagrin de savoir mes charmantes amies à deux pas de moi et d'en être aussi séparé que si elles eussent encore habité Genève. Je savais bien qu'il ne fallait plus s'attendre avec elles aux jeux et à la liberté de l'enfance, que je ne les verrais plus qu'à de rares intervalles, seulement en visite et en cérémonie; que l'usage, la modestie de leur sexe et mille autres bienséances mettaient déformais entre nous des bornes qu'il n'était point permis à de jeunes filles de franchir; enfin que la retenue naturelle à de jeunes filles excluait de ce commerce tout sentiment trop tendre, toute expression trop vive qui pouvait alarmer leur pudeur en particulier ou choquer en public les convenances; je n'étais plus assés écolier pour ne pas comprendre tout cela; et quel scandale, quelle honte pour moi, quel outrage pour elles, si, ne sachant point contenir les marques d'une passion absurde et déréglée, je m'abandonnais trop librement en leur présence aux mouvements de mon cœur! Je frémisais rien que d'y songer. Mais j'avais trop de fierté, j'étais trop jaloux de leur confiance et de leur repos pour ne point me promettre de renfermer profondément en moi-même ce que l'honneur et le devoir m'ordonnaient de chasser.

Un tel état, je n'attendais pas la fin de la semaine pour faire une seconde visite à madame V. Je ne la trouvai point. Elle était sortie ou trop occupée pour me recevoir. Comme j'étais presque un ami de la maison, j'entrai au salon sans me faire annoncer, et cette fois j'y rencontrai Aline et Louise. Elles étaient seules et travaillaient ensemble. Je les saluai timidement, mais sans embarras; Louise se leva avec vivacité, et s'avancant vers moi:

— Pardonnez-moi, mon cher monsieur Fabio, me dit-elle amicalement, d'avoir un peu fait l'hypocrite avec vous l'autre jour. La présence de tout ce monde me fit peur, je l'avoue; mais vous ne sauriez croire combien je suis heureuse de voir que ma sœur était plus brave que moi. Je m'en suis beaucoup voulu de ma fausse honte, et pour commencer à réparer mes torts envers vous, je vous dirai que j'ai grande envie de vous embrasser.

En disant cela, la bonne Louise me tendait ses joues fraîches et sa petite bouche de rose. J'y déposai deux tendres baisers qui en rendirent les couleurs encore plus vives. Je m'approchai ensuite d'Aline, qui me présenta gracieusement la main, mais sans me donner la même permission.

— Que je suis aisé de vous revoir, monsieur Fabio! ajouta Louise: nous avons tant de choses à nous dire! Asseyez-vous et causons. Parlons d'abord de votre pauvre oncle, de ce digne M. Grell. Quel malheur pour vous que cette perte! Quand nous en aurons fini la nouvelle à Genève, nous en fâmes presque aussi alléguées que vous. Cela nous faisait ressouvenir de la mort de notre mère. Et puis nous pensions à votre douleur. Ah! qu'elle a dû être vive! vous étiez si bon, monsieur Fabio! Vous souveniez-vous de l'escapade que vous fîtes un jour pour nous venir voir, du désespoir de ce pauvre M. Grell, et du regret que vous en eûtes? Aline ni moi ne l'avons oubliée.

Je répondis à Louise que ce souvenir m'était à moi-même doublement cher, puisqu'il se rattachait à celui des personnes que j'aimais le plus.

— Avec votre bon cœur, vous avez fort mauvaise tête aussi, ajouta-t-elle, et comme ma petite sœur ne vous le cé-

daît guère en ce point, nous eussions fait ensemble de belles équipées. Je ris encore en pensant à toutes ces folies. Vraiment les enfants ne doutent de rien.

— Je vous avoue, mademoiselle, lui répondis-je en souriant avec émotion, que je suis resté enfant en bien des choses, et que si m'avait fallu renoncer en grandissant à ce que vous nommez des folies, je n'aurais pas voulu devenir homme à ce prix.

— Bon, bon, monsieur Fabio, dit Louise gaiement. On a toujours l'air de regretter le passé pour se faire un peu plaindre. Je suis bien sûre que vous ne songez guère aujourd'hui à vos enfantillages d'autrefois; vous avez bien d'autres sujets de distraction.

— Il ne manque pas, en effet, de choses qui interrompent ces souvenirs, lui répondis-je, mais aucune ne les remplace. — Eh bien, puisqu'ils vous sont chers à ce point, nous en reparlerons quelquefois. Je gage que ma petite sœur, qui ne dit rien, n'est guère plus raisonnable que vous là-dessus. Elle ne s'amuse d'une chose que lorsqu'elle ne la possède plus ou qu'elle ne la tient pas encore; elle n'aime que ce qu'il est difficile d'obtenir; enfin elle s'y intéresse au plus haut degré dès que cela devient tout à fait impossible.

— Je le reconnais là, lui dis-je en riant, et je suis bien aise de savoir que mademoiselle Aline pense un peu sur ce point comme moi.

Aline leva sur moi ses beaux yeux et me regarda d'un air étonné.

— Votre sœur, mademoiselle, lui dis-je, me traite de rêveur parce que je me vante de garder précieusement en moi-même les impressions qui m'ont été agréables. Elle prétend que ce plaisir est aussi chimérique que celui qu'on fonde sur des espérances impossibles à réaliser.

— Cela est bien abstrait, monsieur, dit Aline. De quels plaisirs voulez-vous donc parler?

— Ah! voilà comme tu es, ma petite sœur, reprit Louise. Sais-tu que tu embarrasserais fort ce pauvre M. Fabio? C'est son secret.

— Je ne suis point curieuse de l'apprendre, ajouta Aline un peu dédaigneusement. Mais, à propos, monsieur Fabio, vous occupez-vous toujours de botanique?

Quoique je fusse assez étonné de l'a-propos, je répondis humblement que grâce aux leçons de mon bon oncle, lequel m'avait en outre légué son herbier et ses livres, j'avais acquis un discernement passable de toutes les plantes de la contrée.

— Je suis charmée de cela, dit Aline; vous m'aidez à reconnaître une fleur que j'ai trouvée ce matin en feuilletant un livre où elle doit être depuis fort longtemps. Ce livre m'est d'autant plus précieux que c'est celui où notre pauvre mère nous a enseigné à lire, et qui elle lisait elle-même quelquefois avec plaisir. Ce sont des histoires tirées de la Bible. Elle vous, ajouta-t-elle en allant prendre sur un piano un petit volume assés délabré. Elle l'ouvrit et s'en échappa quelques feuillets desséchés dont les pétales n'avaient plus de couleur et dont le calice tombait presque en poussière. J'en ramassai quelques-unes et les examinai avec soin. J'avoue que ma main tremblait et que les classes de Linné et de Jussieu vacillaient un peu dans ma tête. Aline se tenait debout. Le corps gracieusement penché vers moi. Elle me présentait le livre ouvert sur les pages duquel s'éparpillaient ces fragiles reliques de sa tendresse filiale. Je pouvais sentir son haleine sur mon front; nos têtes inclinées se touchaient presque. Toutefois, jaloux de justifier la confiance qu'on avait dans mon habileté, je rapprochai quelques-uns de ces débris; je recueillis toutes mes notions scientifiques un peu effarouchées du trouble de ma cervelle.

— C'est une rosacée! m'écriai-je. J'en tiens les caractères. C'est une plante qui appartient à l'*Cosandria* de Linné. C'est bien cela. Oui, je ne me trompe pas... Mais alors c'est...

Ici je restai court. J'étais profondément ému. Mon cœur commença à s'agiter malgré moi, et je sentais quelques larmes rouler sous ma paupière.

— Eh bien! monsieur Fabio, me dit Aline toujours inclinée vers moi.

— Je... je crois que c'est une rosacée, répondis-je en balbutiant... Mais je ne suis pas sûr... Je ne sais pas...

— Vous trouveriez-vous indisposé, monsieur Fabio? dit tout à coup Louise en me voyant pâlir. — Elle quitta son ouvrage avec précipitation et s'approcha de moi d'un air alarmé.

— Non, mademoiselle, lui dis-je; ce n'est rien... ce ne sera rien... Un peu de saisissement, je crois...

Je tenais toujours dans ma main une des petites fleurs flétries. Dans le désordre de mon esprit, je la portai passionnément à mes lèvres.

— Vous pleurez, monsieur Fabio? dit Louise en me saisissant le bras. Qu'est-ce donc, mon Dieu! Qu'est-ce qui vous afflige? Est-ce un souvenir de vos malheurs? Si vous nous en faisiez part, nous essayerions de vous consoler.

— De mes malheurs? repris-je avec un peu d'égarément. Non, mademoiselle; dites plutôt du bon bonheur, de ce bonheur, qui n'existe plus qu'au fond de mon cœur, mais que rien ne pourra en arracher. L'aspect de cette fleur l'a fait palpiter comme s'il lui restait encore quelque espoir de s'élever à une vie nouvelle. C'est une faiblesse, je le sens, et je vous prie de m'excuser.

— Remettez-vous, monsieur Fabio, dit Aline, et dites-nous enfin ce que c'est que cette fleur.

— C'est de l'aubépine, répondis-je tristement.

— De l'aubépine! reprit-elle en me regardant d'un air étonné; et qu'y a-t-il donc dans cette fleur?... — Elle hésita, rougit, et feignit d'examiner le livre avec attention.

— De l'aubépine! dit à son tour Louise d'un ton joyeux. Que c'est mal à vous, monsieur Fabio, de nous cacher ainsi ce que vous éprouvez! Tu ne te rappelles donc pas, ma petite sœur, que c'est par l'entremise galante d'une branche d'aubépine que M. Fabio et nous avons fait connaissance ensemble. C'était sur la route de Vevay, il m'ou souvient

bien. Vous reveniez de la promenade avec ce bon M. Grell. Vraiment, monsieur Fabio, je suis touchée que vous ayez songé à cela. Mais, mon Dieu! que je redoute pour vous votre sensibilité! Savez-vous qu'elle pourra vous rendre bien malheureux?

Madame V. vint en ce moment nous interrompre.

— Mes chères petites, dit-elle en entrant, je vous apporte une bonne nouvelle. — Ah! c'est vous, mon cher Fabio; comment vous portez-vous? — Nous aurons un bal samedi prochain. C'est une chose arrangée avec M. V. Il s'est un peu fait tirer l'oreille, mais il a bien fallu se rendre. Pour vous prouver combien je vous aime, je vous dirai que j'ai déjà pensé à vos toilettes. Je veux qu'elles soient exactement semblables, afin que vous paraissiez aussi fraîches et aussi jolies que deux roses dans un jardin. Ah! mon cher Fabio, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, vous danserez au moins?

— Excusez-moi, madame, lui répondis-je, mais je porte encore le deuil de mon oncle.

— Ah! que c'est contrairement! dit-elle. Je le regrette aussi beaucoup, ce pauvre M. Grell; vous n'y viendrez donc pas? Je comptais bien vous montrer la belle parure que M. V. m'a achetée à Genève. Ce n'est pas que je tiennne beaucoup à ces brimborions. Voilà ma véritable parure, ajouta-t-elle en désignant les deux sœurs. Je veux m'en faire honneur. Je ne suis pas jalouse.

Madame V. mêlait ainsi à ses billesées des saillies charmantes. C'était une femme qui ne manquait pas d'esprit ni de cœur, mais que les hommages avaient gâtée. Elle était sincèrement bonne et coquette, et tant que la vanité blessée ne viendrait point se mêler au travers de tout cela, ses qualités devaient l'emporter sur ses défauts.

Je revis quelquefois Aline et Louise: mais elles n'étaient jamais seules. Tantôt c'était avec M. V., dont la présence me glaçait, tantôt avec sa femme, devant laquelle il n'y avait pas moyen de tenir un propos sérieux. Les deux sœurs se montraient, de leur côté, un peu plus réservées. Aline surtout semblait presque me témoigner de la froideur. Louise seule avait été affectueuse avec modestie; mais on parlait toujours de choses indifférentes, et les souvenirs d'enfance étaient entièrement oubliés.

L'hiver se passa ainsi assés tristement pour moi. Il y eut quelques fêtes chez M. V., dans lesquelles la perte récente que je venais de faire de mon oncle m'interdisait de paraître. L'époque de mon examen s'avancant à grands pas, mais j'étais trop découragé pour me livrer à l'application d'études suivies. La situation de mon esprit était des plus désespérées. Je me sentais dévoré d'un amour ardent, et tout ce qui contribuait à en irriter la violence servait à la fois à me convaincre de l'impossibilité de le satisfaire. Il se portait sans espoir sur deux objets dont je n'aurais pu atteindre un seul. N'essuyé-je élevé mes vœux qu'à l'une des deux sœurs, ma position précaire m'eût sans aucun doute forcé d'y renoncer. Je jugeais sagement de tous les obstacles qui s'opposaient à mon attachement monstrueux; j'en calculais toute la force; je ne me dissimulais point qu'ils étaient inébranlables. Semblable au malheureux que des fers qu'il ne peut rompre retient enchaîné, que les murailles épaisses d'un cachot écrasent de leur poids inexorable, j'avais abdiqué ma volonté et renoncé même à me plaindre. Je me regardais souffrir; je me laissais vivre; j'attendais l'heure de la délivrance sans l'espérer, et je roulais au dedans de moi-même des desirs sans but, des idées sans objet, des illusions sans fondement, n'ayant d'autres consolations que des souvenirs, c'est-à-dire des images fugitives, impalpables, de ce qui n'était plus et ne pourrait jamais renaitre.

Mais dès que je revois les deux sœurs, tout était oublié. La lumière rentrait dans mon âme; je reprenais un nouvel être, ou plutôt je retrouvais l'ancien. Je me sentais animé de nouveau, comme dans mon enfance, de cette confiance généreuse et aveugle à l'aide de laquelle, ma pensée aplaniissait tous les obstacles. Plus de doutes, plus de combats, plus de stériles et désoleants retours sur moi-même; mon abattement se changeait en exaltation, et le funeste poison qui me consumait en une source enivrante où je m'abreuvais à longs traits.

J. LAPRADE.

(La suite au prochain numéro.)

Chronique musicale.

La dernière séance de la Société des Concerts du Conservatoire, la cinquième de la saison, a été tellement belle, a eu tant d'éclat et de retentissement, que, bien que la salle de la rue Bergère ne contienne pas plus de sept à huit cents personnes, on en trouverait aujourd'hui au moins deux ou trois mille, si l'on réunissait toutes celles qui dans le monde parlent de cette matinée comme ayant eu le bonheur d'y être admises. Il est certain qu'on n'entendit jamais plus admirablement exécuter de plus admirable musique. La symphonie en la de Beethoven, le chœur des génies d'Overton, de Weber, un ravissant trio de Beethoven pour deux hautbois et cor anglais, un air d'Handel chanté par madame Viardot, le septuor de Beethoven dit à la fois par tous les instruments à cordes de ce puissant orchestre, une charmante sicilienne de Pergolèse interprétée par madame Viardot avec une grâce inexprimable, enfin l'ouverture de *Freyschutz*; et, comme si ce n'était pas assés de toutes ces richesses, trois morceaux de ce programme ont été redemandés: l'*Andante* de la symphonie, le chœur d'Overton et la sicilienne. Du commencement à la fin de la séance, l'enthousiasme du public n'a cessé d'être monté au plus haut diapason qu'on puisse imaginer. Toutes les mains battaient avec de tels transports, les visages étaient si radieux, chacun dans cette salle paraissait se livrer à la joie avec tant de sécurité, qu'on ne se serait nullement douté que l'une était ouverte tout à côté, sous le même toit, pour

les élections ; et quelles élections ! celles du 10 mars : car c'était bien le même jour. La date vaut la peine d'être conservée.

Le goût du public pour les chefs-d'œuvre lyriques du genre ébloui s'est encore manifesté, pendant la dernière quinzaine, à la troisième séance de musique de chambre donnée par mademoiselle Charlotte de Malleville, à la deuxième donnée par madame Wartel, à la deuxième soirée musicale donnée par M. Camille Stamaty, à la première soirée donnée par M. Rosenhan, à la troisième matinée donnée par MM. Alard et Franchomme, et à la soirée donnée par madame Farrenc. Chacun de ces éminents artistes a déjà reçu dans ces colonnes la part d'éloges qui lui est légitimement due, à l'exception de M. Rosenhan, dont la première soirée n'a eu lieu que vendredi dernier. Le talent de M. Rosenhan, soit comme exécutant, soit comme compositeur, est du nombre de ceux qu'on peut louer sans crainte d'être taxé d'exagération. Nul ne rend mieux que lui la pensée des grands maîtres ; il la traduit en homme qui en a profondément médité le sens, en comprend toute la valeur ; et, pour la transmettre à son auditoire, aucune difficulté matérielle ne saurait l'arrêter, car le mécanisme du clavier n'a pas de secrets qu'il n'ait su pénétrer. Il l'a bien prouvé par la façon vraiment magistrale dont il a dit, à cette première soirée, la partie de piano du quintette de Mozart, avec instruments à vent, dans les variations de Beethoven, tirées de la sonate avec violon dédiée à Kreutzer, dans un adagio d'une sonate pour piano seul, et le grand trio en *mi bémol*, avec violon et violoncelle, du même maître ; ajoutons encore et par la manière dont il a accompagné les deux *Lieder* de Mendelssohn et l'air de Mozart, chantés par mademoiselle Dobré. C'était la première fois que ces *Lieder* de Mendelssohn étaient chantés en public ; cependant, il y a trois ou quatre ans déjà que M. Maurice Bourges en a fait une excellente traduction française, et que M. Brandus les a édités. Conçait-on qu'on ait été jusqu'à présent aussi indifférent à leur égard ? Mais cette indifférence ne peut plus durer longtemps, grâce à la salutaire influence de ces nombreuses séances de belle et bonne musique sur l'éducation musicale de nos amateurs. Nous ne sommes que justes en citant avec distinction les noms de MM. Joachim, Cossmann, Triebert, Klös, Rousset et Marzoli, qui ont parfaitement secondé M. Rosenhan, et contribué au bel effet de sa soirée.

Quelques jours auparavant, dans le même local, chez Érad, avait eu lieu une séance musicale d'un tout autre genre. M. Félix Godefroid, qu'on pourrait appeler le dernier des harpistes, en même temps qu'il est le plus remarquable de tous ceux qui ont paru, avait invité une nombreuse société à venir entendre des œuvres nouvelles de sa composition pour cet instrument poétique et ingrat, mais qui, sous ses doigts, ne laisse pas soupçonner son ingratitude, et ne révèle que sa poésie. M. F. Godefroid a seul occupé l'étrange durant toute la soirée, et, quel que monotone que cela puisse paraître à nos lecteurs, il n'en est pas moins vrai que les applaudissements n'ont pas discontinué. Nous aurons occasion de reparler de M. F. Godefroid, de son talent et de ses productions musicales, à propos de concert qu'il doit prochainement donner. En attendant, nous ne pouvons pas, sans déroger à nos usages d'actualité, différer de mentionner dans notre chronique cette soirée toute spéciale.

M. Louis Chollet, un de nos meilleurs professeurs de piano, organisateur et compositeur, dont *l'Illustration* a publié, il y a quelques mois, un gracieux morceau de chant, a aussi donné ces jours derniers son concert annuel. Parmi les différents morceaux de piano de sa composition qu'il y a fait entendre, on a particulièrement distingué un andante, un nocturne et une rêverie intitulée *Sar mer*, les manuscrits de ces trois charmantes œuvres ont été acquis en toute propriété par la commission des lots de musique de la grande loterie nationale des artistes peintres et musiciens. Pour peu que celui qui les gagnera soit amateur de musique élégante et mélodieuse, il n'aura pas à se plaindre que la roue de fortune ait mal tourné.

La Société de l'Union musicale a donné son cinquième concert dimanche dernier. Le programme se composait de la quarante-cinquième symphonie (en ré majeur) de Haydn, du trio des Songes, avec chœur, de *Dardanus* de Rameau, du sixième concerto pour piano (en mi bémol) de Mozart, exécuté par M. C. Saint-Saëns, d'un chœur d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, suivi d'un air de ballet du même opéra, et de l'ouverture d'*Égmont* de Beethoven. Haydn, Rameau, Mozart, Gluck, Beethoven, voilà des noms de maîtres qui prouvent que la jeune Société des Concerts fait les efforts les plus louables afin de marcher brillamment sur les traces de son aîné. S'il n'appartient qu'au temps seul de couronner ces efforts, il est du devoir de tous ceux qui aiment véritablement l'art musical et pensent que ses chefs-d'œuvre doivent être propagés beaucoup plus qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour, de les encourager, de les louer comme ils le méritent.

Les six concerts dans lesquels madame Sontag s'est fait entendre sont maintenant terminés. Aux deux derniers, qui ont eu lieu la semaine dernière, Thalberg est venu tout exprès de Londres joindre l'éclat de son talent à celui de la célèbre cantatrice. Aussi la foule accourut pour les applaudir tous deux et s'elle était immense. Nous le constatons avec d'autant plus de plaisir, que le prix d'entrée n'était pas moindre de vingt et de quinze francs. Or, il n'est pas resté une seule place vide. Cela prouve au moins que notre pauvre monde, si pauvre que le veulent faire certains pauvres esprits, n'est pas encore absolument dépourvu de ressources. À ces six concerts, madame Sontag en a ajouté un septième au profit de plusieurs œuvres de charité. La noble artiste ne pouvait pas témoigner d'une manière plus digne sa reconnaissance pour le brillant accueil qui lui a été fait cet hiver par le beau monde parisien.

Nous ne pouvons que prendre note aujourd'hui du

deuxième concert mensuel de la grande société philharmonique, remettant à une autre fois le compte-rendu.

Finissant par où nous aurions dû commencer, nous avons encore à dire que la semaine dernière on a repris *Don Pasquale* au Théâtre-Italien. Madame Persiani remplit pour la première fois le rôle de Norina, et l'a chanté avec cette élégance et cette coquetterie de vocalisation qui lui sont, pour ainsi dire, naturelles. Lablache est et sera toujours, croyons-nous, un don Pasquale incomparable. Ronconi, dans le rôle du médecin, n'a pas moins de verve, quoique d'un genre tout différent ; et M. Brignoli s'est assez bien acquitté du rôle d'Ernesto ; il a très-agréablement chanté la joye sérénade du troisième acte.

GEORGES BOUSQUET.

Letres sur l'Écosse.

[Suite. — Voir le N° 366.]

II.

Ma dernière lettre vous a laissé à Holyrood, plongé dans des réflexions philosophiques sur les vicissitudes des choses d'ici-bas. Pour chasser ces idées noires, je vais vous conduire par une belle matinée d'automne, sur le sommet d'Arthur-Seat. Une route large et carrossable, terminée en 1814, monte en spirale sur les flancs de la montagne. À ses pieds, sur une colline de roches basaltiques, s'élevaient les ruines de la chapelle de Saint-Antoine. De ce lieu, on a une vue générale d'Édimbourg fort belle. Près de là, coule une source limpide dont l'eau est renommée pour sa pureté. Elle avait autrefois le don merveilleux de guérir les malades. Les rois, jadis, guérissaient aussi les écrouelles.... Pour les fontaines comme pour les rois, le temps des miracles est passé!...

Nous voilà au sommet d'Arthur-Seat, siège aride au milieu de rochers basaltiques s'élevant à 822 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Quel immense horizon ! Quel splendide panorama !... À nos pieds, Édimbourg, bâtie sur des collines, comme Rome, la ville éternelle, qui s'éveille et commence à sortir des fumées et des blanches vapeurs du matin. À droite, Calton-Hill, avec son temple grec et sa colonne rostrale élevée à Nelson ; et plus bas, le tombeau du poète Burns, le Béranger des Écossais ; plus loin, la nouvelle ville, qui s'étend comme un damier régulier dans la plaine ; plus loin, Leith avec les mâts de ses vaisseaux et les cheminées de ses bateaux à vapeur, et New-Haven avec ses barques de pêcheurs, et plus loin, plus loin encore, par-dessus tout cela, la baie de Musselburgh, le golfe de Forth, et la mer, couverte d'îles et de voiles blanches — *Marv velivolam!*... Devant nous, à l'extrémité de la vieille ville, amas confus et bizarre de maisons, qui ressemble à un jeu d'échecs, se dessine sur les cimes bleues du Pentland, l'antique citadelle. On peut voir d'ici, à l'angle du château, donnant sur *Grass-Market*, la fenêtre de la petite chambre où naquit Jacques VI, qui mourut roi d'Angleterre.

Portons nos regards de l'autre côté. Le tableau change, sans être moins grand, moins majestueux. Au-dessous de nous, un beau lac où se mire le ciel, turquoise bleue posée sur de velours vert. Plus bas, sur la plage, une ville au doux nom italien, Porto-Bello. Et à l'horizon la grande ligne de la mer du Nord. Dans le golfe des îles et des rochers, que ceint une blanche écume, et le sillage, que laissent dans le ciel ou sur l'eau, les bateaux à vapeur.

Je ne crois pas qu'il existe une plus belle vue que celle que l'on a d'Arthur-Seat!... et je comprends très-bien l'enthousiasme du romancier écossais, qui fait dire à son magister, dans la *Prison d'Édimbourg* :

« Si j'avais à choisir un lieu d'où je puisse voir le soleil se lever et se coucher dans sa pompe la plus sublime, ce serait ce sentier sauvage qui serpente autour de la haute ceinture de rochers demi-circulaires qu'on nomme Arthur-Seat. »

Les environs d'Édimbourg sont aussi pittoresques et aussi curieux à visiter que la ville elle-même. Sur cette terre classique de l'histoire d'Écosse, partout des traces et des souvenirs de toutes les époques charment vos yeux et réveillent votre imagination.

À quelques milles de la ville, sur les bords d'un torrent, encaissés et couverts de végétation, vous trouvez près d'un château en ruines les restes d'une petite église. C'est *Roslin-Chapel*, bijou antique du travail le plus exquis, véritable camée de pierre : *Materiam superabat opus*, comme dirait Virgile. La nef seule est terminée. Les piliers et les chapiteaux sont ornés de feuilles et de figures d'anges. Un d'eux surtout, *the prentice pillar*, le pilier de l'apprenti, enlaid d'une guirlande de lierre en spirale, surpasse tout ce que j'ai vu comme élégance et fini d'exécution. Dans l'encroulement de son chapiteau, parmi les figures représentant les vices et les vertus, l'artiste a mis un joueur de pipe en costume de Highlander.

L'architecture de cette précieuse chapelle en fait une chose tout à fait unique au monde. Je ne saurais la définir. C'est tout à la fois la solidité et la gravité du style normand avec ce que le genre Tudor a de plus fleuri, le tout mêlé de byzantin, de gothique et de renaissance.

À l'entrée de la baie d'Édimbourg s'élève, du milieu des flots, à une hauteur de plus de 400 pieds, un rocher isolé et taillé à pic. C'est Bass-Rock, qui, dans les temps les plus reculés, a servi de retraite à l'ermite saint Balfred, fut naguère, sous Guillaume III, le dernier boulevard des défenseurs de la vieille monarchie écossaise, et qui, de nos jours, est devenu la paisible demeure de millions d'oiseaux de mer connus dans le pays sous le nom de *Solan-Geese*. C'est un palmépède blanc de la grosseur d'une oie, et qui, chose étonnante, ne se trouve que sur ce rocher. Il ne pond qu'un œuf qu'il dépose sur le roc nu, d'où lui vient son nom *Solan*. Les jeunes se mangent, mais leur chair est dure et huileuse : *Experto crede Roberto*.

En face, sur le continent, se dressent les ruines si romantiques de *Tantallan-Castle*, nid d'aigles, posé sur la pente aride d'un précipice, aux pieds duquel la mer gronde et bouillonne ; plus loin, sur la côte, le sombre et solitaire château de Dunbar, et dans l'intérieur du pays, les ruines de *Cricton*, aux murs tailladés en facettes de diamants ; celles de *Borthwick*, aux terribles oubliettes, et tant d'autres, dont les pierres, éparées sur ce sol sacré, sont comme les feuilles précieuses de son ancienne histoire.

Il en est une encore, près d'Édimbourg, que je ne puis passer sous silence, triste et glorieuse page, à moitié consumée par les flammes, mais sur les débris de laquelle on lit encore — 1452 — la date de naissance de l'infortuné Marie Stuart!...

Autres résidence royale, Linlithgow, le séjour favori de Jacques IV et de la reine Marguerite, n'est plus aujourd'hui qu'une froide et triste ruine dans un riant paysage. Cadavre noirâtre par la fumée, que le temps, ce dernier juge, conserve comme une gloire pour l'Écosse et comme un remords pour l'Angleterre.

1452—1476. — Dates de sang et de feu!...

La première, Marie Stuart!...

La seconde, l'incendie du palais par l'armée anglaise.

Inverness, le 1849.

Je reprends ma lettre, interrompue par mon départ d'Édimbourg. Depuis cette halte dans ma correspondance, j'ai fait bien du chemin, comme vous le voyez, mon cher ami, et j'ai vu bien des choses, de bien belles choses!...

Je m'empresse de vous en envoyer les esquisses telles quelles, et comme je les ai croquées sur nature, à vous de les terminer, en y mettant tout ce qu'il y manque, la correction dans le faire et le fini dans les détails.

Ceci dit, je vous transporte d'un bond dans le nord de l'Écosse ; vous arrivez à Inverness, où je suis depuis quelques jours. Nous allons courir ensemble dans les environs, et puis nous descendrons ensemble le *Caledonian Canal*, au bout duquel nous arriverons à la fin de cette lettre. À Glasgow nous nous serreros la main en nous disant : Au revoir!

Inverness est la capitale des Highlands, de plus un bourg royal, un port de mer et le siège d'un presbytère dans le synode de Moray. Sa population est d'environ seize à dix-huit mille âmes. S'il faut en croire les Écossais, qui, autre nous soit dit, sont un peu les Gascons de la Grande-Bretagne, la fondation d'Inverness remonterait au règne d'Évan-IV, quatorzième roi d'Écosse, soixante ans après Jésus-Christ. Cependant des restes nombreux de la plus haute antiquité, des pierres druidiques, des forts vitrifiés, des constructions cyclopéennes et une forteresse romaine à Bona, appuieraient cette croyance.

La ville moderne, telle qu'elle est de nos jours, est assez insignifiante, surtout pour un artiste ou un voyageur qui vient de voir Édimbourg. Elle est bâtie sur le bord de la mer, à l'embouchure de la Ness, petite rivière qui sort du lac du même nom. Sur un mamelon nommé Castle-Hill, qui domine la ville, et d'où la vue s'étend sur toute la plaine, s'élèvent le château et la prison, monuments d'architecture moderne singulièrement accouplés.

À cinq milles dans l'est se trouve le champ de bataille de *Culloden*, grand terrain triste et plat, immense tapis couvert de bruyères rouges, sur lequel s'est jouée la dernière partie entre les maisons de Stuart et de Hanovre le 16 avril 1746.

Un champ de bataille est aussi une ruine : les ossements humains en sont les pierres. Aussi rien n'est-il plus mélancolique, rien ne fait-il plus rêver que l'aspect morne et silencieux de ces lieux remplis de si grands souvenirs. Le jour où je fus voir *Culloden* le ciel était gris et chargé d'un brouillard transparent. Vers le sud, par delà la rivière de Nairn, des collines basses s'enfonçaient dans la vapeur ; vers le nord c'était la mer, et autour de moi quelques monticules verts parmi lesquels un pâté écossais faisait paître des moutons. Je me rappelle avoir vu, dans les champs où fut *Troie*, un berger de l'Ida gardant aussi son troupeau de chèvres.

Quittons ces lieux où la nature en deuil semble se conformer à nos tristes pensées, allons voir les chutes de Kilmorack et les bords enchantés de la rivière de *Beaulay* — *Baan* lieu — dont nous qui lui donna Marie Stuart. Quel contraste ! Ici la nature belle et vivante vous sourit de tous les côtés ; — mille harmonies vous charment l'oreille : le murmure des eaux, le roucoulement des ramiers sauvages, le tic-tac d'un moulin, se mêlent aux chansons des meunières qui lavent avec leurs pieds du linge sur les bords de la rivière.

Le torrent se précipite avec impétuosité dans un lit ostré de rochers, entre deux murailles immenses couvertes de grands arbres qui se penchent comme pour lui faire un rideau d'ombre. Dans un endroit appelé *the Dream*, le rêve.... quel nom ! on voit se dresser, du milieu des eaux écumantes, des blocs de roches qui prennent les formes les plus fantastiques. On dirait quelquefois des sphinx géants accroupis dans l'eau, ou bien un troupeau d'hippocampes monstrueux endormis sur ses bords. En côtoyant toujours la rivière par un chemin pittoresque taillé dans le roc, ou à chaque pas, à chaque mouvement de tête le paysage change, on arrive à l'île d'Angus, que le torrent, divisé en deux bras, entoure d'une ceinture d'écume. C'est la résidence d'été du sir Robert Peel.

Il faut nous, ami, de quitter Inverness et de nous mettre en route, car le temps passe et mon papier se remplit. Allons nous en cigare, et partons un carton sous le bras et un manteau sur l'épaule. Le ciel est bleu sur nos têtes, et sous nos pas la route est charmante.

Le *Caledonian Canal*, que nous allons côtoyer, est un des plus beaux et des plus importants ouvrages de la Grande-Bretagne. C'est la voie la plus fréquentée par les touristes de toute l'Europe, et elle mérite à juste titre sa célébrité.

Cet immense chemin de communication, qui joint la mer du Nord au canal de Bristol et qui a 60 milles de long, en comptant les lacs qu'il traverse, fut commencé en 1803 et terminé seulement en 1847. Des bateaux à vapeur, élégants et commodes, transportent tous les jours les voyageurs d'Oban à Inverness, et vice versa. Une jolie route pour les piétons serpente sur ses bords.

Après avoir visité la passe d'*Inverfarraig*, gorge profonde au fond de laquelle un petit torrent roule et bouillonne, on arrive bientôt aux fameuses Chutes de Foyers.

La rivière de Foyers descend rapidement des montagnes de l'intérieur, et passe, en faisant un bond de 40 pieds, entre un précipice formé par des rochers perpendiculaires qui portent sur leurs têtes un petit pont aérien suspendu à plus de cent pieds au-dessus du gouf-



Ecosse. — Inverness.

Sur le *Loch-Oich*, surgit, du milieu de grands arbres qui l'entourent, la belle ruine du château d'*Invergarry*, l'ancienne demeure des *Glengarry*, ces chefs de clan si célèbres par leur puissance, leurs rapines, leur bravoure et leur hospitalité; mélange de vices et de vertus, qui, dans ces époques demi-barbares, formait le caractère distinctif de ces redoutables montagnards.

Un de leurs descendants, digne fils de ses pères, est invité à un grand banquet donné par Georges IV pendant son voyage en Ecosse. Il se rend, en grand costume de Highlander, les trois plumes d'aigle sur la tête, la claymore au côté et précédé de ses joueurs de piper. En entrant dans la salle du festin il s'assied au bas de la table; le roi lui envoie dire de prendre une place plus élevée, plus près de lui : « Va dire à Sa Majesté, répond le fier Celte, que la place que prend à table un Glengarry devient toujours la place d'honneur. »

A quelques milles plus loin, sur le même côté du lac, se voit un étrange monument, dit des Sept-Têtes, élevé pour conserver le souvenir d'un crime et la manière dont se rendait la justice dans ces temps de féodalité.



Ecosse. — Pont pour la chute de Foyers.

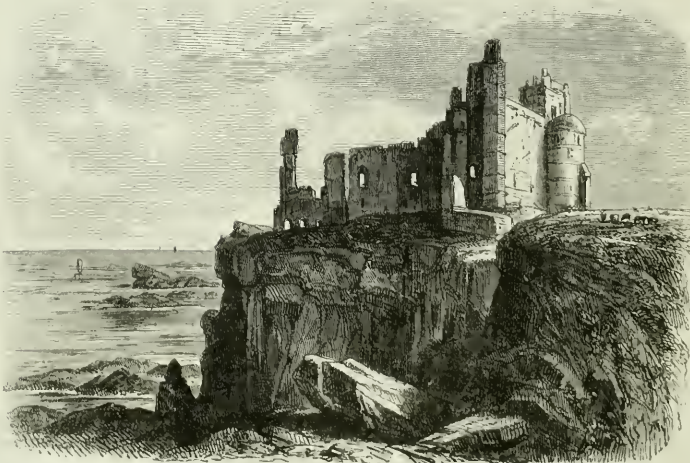


Ecosse. — Cascade de Foyers.

fre. Ensuite, pendant un demi-mille, le torrent bondit avec fracas à travers des quartiers de roches et des arbres déracinés et tout couverts d'écume; il s'élançe par une étroite ouverture, d'une hauteur de 90 pieds, et perdu dans des abîmes de feuillage, il court, en grondant, porter au *Loch-Ness* le tribut de ses eaux hâteuses.

Devant la cascade, un promontoire de rochers permet aux curieux de voir commodément l'imposant spectacle de cette masse d'eau dont la vapeur blanche les entoure et à travers laquelle le soleil dessine de brillants arcs-en-ciel. Sur la rive opposée, les ruines du château d'*Urquhart* se lèvent sur un promontoire et se mirent dans les eaux tranquilles du *Loch-Ness*.

En quittant les Chutes de Foyers, la route s'élève sur de hautes montagnes, et jusqu'à *Fort-Augustus*, gros village près des échues du canal, un vaste panorama se déroule de tous les côtés, et l'œil peut suivre, par la traînée fameuse des bateaux à vapeur, le cours du canal, qui disparaît dans le Sud, derrière les hautes cimes des Highlands.



Ecosse. — Ruines du château de Tantallan.

saient au sons d'un piper. C'était une noce de Highlanders. On m'invite de la façon la plus polie, à prendre part à la fête; je me risqua à danser un *reel*, danse écossaise pleine de mouvement et de caractère qui a beaucoup de rapport avec celles de la Bretagne. Je bois du whisky à la santé de la mariée; et le Breton de l'Armorique fraternise avec les Bretons de la Calédonie.

Après avoir distribué mes cigares et vidé mon sac à tabac, je prends congé de ces braves gens et j'arrive le soir à l'auberge de *Letter-Finlay*, méchant petit cabaret au pied d'une montagne abrupte, sur la margelle du lac *Lochy*.

La route, jusqu'au fort *Williams*, quitte les bords du canal et traverse un vaste plateau très-élevé et couvert de monticules de bruyères roses ou de tourbières noires. De distance en distance vous apercevez quelques petits villages composés de pauvres huttes couvertes de mottes de terre. La fumée s'échappe par un trou percé dans le toit et souvent par la porte basse et étroite. Avant d'arriver à *Fort-Wil-*

liams, à droite sur la route, se trouve un cimetière d'où l'œil embrasse un vaste horizon.

Fatigué par la route que je venais de faire, je fus m'asseoir dans ce champ du repos sur une pierre tumulaire.

Je n'oublierai jamais la pompeuse et brillante représentation que la nature sembla donner tout exprès pour moi ce soir-là : le soleil allait se coucher derrière de hautes montagnes; un nuage, comme un casque d'or, semblait posé sur sa tête. Toute la plaine, à mes pieds, déjà dans la demi-teinte, était glacée de laque et d'outrigger, tandis que les derniers rayons du jour, glissant comme des fils d'or, allaient éclairer les cimes neigeuses du *Ben-Nevis*, cegéant des highlands, qui a comme 4,370 pieds de hauteur. La rivière *Locky*, comme un serpent bleu et jaune, ondulait dans la vallée. Aux écluses de *Banarie* je voyais les spirales de fumée des bateaux du canal, et ça et là, comme des étoiles tombées du ciel, des lumières brillaient dans les lointains vaporeux. Sur l'avant-scène, comme les stalles de cet immense théâtre, des tombeaux, de simples pierres blanches, debout ou couchées dans le gazon; et pour orchestre le chant du grillon et les notes plaintives de quelques corbeaux qui passaient au-dessus de ma tête.

Et je me rappelai alors que ces lieux si calmes aujourd'hui furent il y a à peu près deux cents ans le théâtre d'un grand carnage, d'une sanglante bataille livrée sous les murs du vieux château d'*Inverlocky*, entre le duc d'Argyle et le marquis de Montrose.

Le froid du soir m'arracha à ma rêverie, et le ciel était tout étoilé quand j'arrivai à Fort-Williams. Je trouvai la ville et les hôtels encombrés de touristes mâles et femelles qui revenaient ou allaient faire l'ascension du *Ben-Nevis*.



Écosse. — Les joueurs de cornemuse, dessin de Gavarni.

tout naturel; le climat d'un pays de montagnes, au milieu de l'Océan, par une latitude nord aussi élevée, doit nécessairement être très-variable. Cependant il faut dire que les hivers, précisément à cause du voisinage de la mer, ne sont jamais aussi froids que dans le continent sous une latitude égale; la même cause tempère la chaleur de l'été.

Aujourd'hui le temps est sombre, et une pluie fine et serrée ne cesse de tomber jusqu'au soir; le nez dans mon manteau, j'arpente à grands pas la route qui borde le *Loch-Eil*. Ses eaux immobiles ressemblent à une glace retournée; des bérons, ça et là, se promènent, en pêchant, sur ses bords. La route est bordée d'églantiers et de chevrefeuilles dont le parfum se mêle à la senteur des foins. Le soir, quand j'arrivai sur les bords du lac *Leven*, le soleil perceait les nuages et dorait de ses derniers rayons les maisons blanches du joli village de *Kilmorack* sur le bord du chemin. C'était un dimanche, à leurs portes, de beaux enfants aux blonds cheveux, de belles filles aux jambes nues, regardaient le soleil se coucher, et souriaient en voyant passer un étranger à longue barbe, un homme du Sud, comme ils les appellent.—J'entre dans une chaumière pour demander du lait, un vieillard, entouré de trois amours d'enfants, refuse de prendre mon argent, mais accepte avec plaisir quelques cigares.

Mon ami, si vous venez en Écosse, je vous donne le conseil de vous approvisionner de tabac. C'est un talisman, et le meilleur moyen de vous mettre en bonne odeur près des paysans écossais.

Je passe la nuit à l'auberge de *Ballahulish*. J'y trouve bon dîner, bon lit, bonne

mine et bon marché. Je vous la recommande malgré son nom barbare; avec cela qu'elle est située d'une manière



Écosse. — Bass-Rock, vue prise de Canty-Bay.

ravissante. Chacune de ses fenêtres sert de cadre à un délicieux paysage.

Le lendemain j'étais à Oban, petite ville d'hier, qui n'a d'intérêt que parce qu'elle est le rendez-vous des bateaux à vapeur de Glasgow, d'Iona, Staffa et du Caledonian Canal. A l'entrée de sa baie, vers le nord, sont les ruines de *Dunolly*, un des plus anciens châteaux d'Ecosse, qui mêle à ses vieux souvenirs le nom du chantre de Fingal.

Gardez-vous, ami, de descendre à Caledonian Hotel, d'abord parce que c'est le rendez-vous des touristes fashionables, et de plus un endroit fort dangereux, où l'on ne sort qu'écorché jusqu'à vi.

A quelques milles d'Oban, sur le lac Eive, une masse quadrangulaire de ruines nommée *Dunstaffnage*, sort d'un massif d'arbres verts. Les rochers qui lui servent comme de pedestal tremblent dans la mer. Ce carré de pierres, sur lequel aujourd'hui les pêcheurs jettent leurs filets à sécher, fut jadis un château royal dont la fondation remonte aux rois pictes. Il est surtout célèbre pour avoir été longtemps le dépositaire de la fameuse *Pierre de fortune*, trône des rois d'Ecosse, espèce de palladium de l'indépendance caledonienne, qui sert encore aujourd'hui, dans l'abbaye de Westminster, comme siège pour couronner les rois d'Angleterre. Une vieille prédiction disait que celui qui posséderait la pierre de fortune aurait les deux couronnes. La prédiction s'est accomplie quand Jacques VI d'Ecosse, devenu Jacques I^{er} d'Angleterre, posa sur son front le diadème de Fingal et d'Elisabeth.

De Dunstaffnage, la route qui mène à *Inverary* est délicieuse. Rien n'est plus riant, plus accidenté que les bords du lac *Awe*, si ce n'est le chemin boisé et bordé de fleurs sauvages qui traverse le beau parc du duc d'Argyle, et descend à travers les pelouses et les boulingrins du château vers Inverary.

Cette jolie petite ville, dont les maisons blanches se reflètent dans les eaux du *Loch-Fine*, est célèbre pour la pêche de ses harengs, qui ont la réputation d'être les meilleurs de l'Ecosse. Un petit bateau à vapeur vous transporte de l'autre côté du lac, pour aller prendre, à *Loch-Gilphad*, celui qui vous conduit dans une journée à Glasgow. Par un bon temps je ne connais pas au monde une plus belle promenade. Accoudé sur le bord du bateau, devant vous, comme une peinture mouvante, passent mille paysages, tons variés, tous plus admirables les uns que les autres. Les lacs, la mer, l'embouchure de la Clyde, *Greenock*, derrière une forêt de mâts, et *Dumbarton*, ce géant de pierre, à deux têtes. — Que de mouvement!... Quelle animation!... Comme tout vous annonce l'arrivée de la grande cité industrielle et commerciale!... Que de fumée! que de bruits!... Nous sommes à Glasgow. Je vous y laisse, ami, en vous serrant la main, et en vous disant, au revoir.

M. Br.

Le bon vieux temps.

Nous venons de lire, et nous devons ajouter avec plaisir, un livre qui a fait bien peu de bruit dans le monde littéraire; il est vrai qu'il est fort peu littéraire. Et pourquoi le serait-il? Ce n'est qu'un journal; c'est le journal de Barbier. Commencé en 1718, il ne s'arrêta qu'en 1762; juste à l'époque où commencent les mémoires de Bachaumont; il fait partie de la collection des manuscrits de la bibliothèque nationale, où il est catalogué sous le n^o 2036-47 du supplément français. 7 vol. in-4^e, d'une écriture menue et lisible, ont été condensés en 3 vol. in-8^e, 2^e édition, tout paru, par M. A. de La Villegille, délégué à cet effet par la Société de l'histoire de France. Nous devons tout d'abord féliciter l'éditeur du soin qu'il a mis à son travail. Encombré qu'il était de matériaux, c'était une tâche difficile que de coordonner habilement 2 vol. in-8^e, en taillant dans 7 vol. in-4^e. Il était fort à craindre que ces pièces et morceaux coupés et liés ensemble ne fissent l'effet d'une mosaïque mal restaurée. M. de La Villegille n'y a pas failli à son œuvre, l'ensemble est complet; ses nombreuses notes, fruits de recherches que l'on n'apprécie pas assez généralement, rendent le texte aussi clair, peut-être même plus clair que si l'on avait sous les yeux les sept in-4^e eux-mêmes. Mais laissons l'éditeur, et parlons de l'auteur.

Barbier était un avocat au parlement de Paris; c'était un de ces hommes *mûlieux* qui, par leur position, leur goût, leur éducation, leur instinct, si je puis m'exprimer ainsi, sont admirablement placés pour faire connaître les mœurs, les idées, les tendances mêmes de leur siècle. Ces hommes, véritable personnalité dans l'*état*, qui ont vu de près tous, ou au moins, sous un excellent type de leur époque. Prenez Saint-Simon, Dangeau, vous aurez une peinture de la cour et de la noblesse, mais vous y cherchiez en vain la représentation vraie de la bourgeoisie et du peuple proprement dit; fouillez dans les rares documents que nous ont légués les classes inférieures de la société, vous n'y trouverez que des idées d'un servilisme mal déguisé, ou les aspirations dangereuses d'une révolte sociale, dont le germe, le plus souvent, n'était que dans le cœur de l'écrivain créateur, et qui, alors, ne s'élevaient pas aux masses. Le journal de Barbier remplit donc à notre sens, quant à son origine, la première condition de tout journal impartial — il vient du *mûlieux*. — Que dirons-nous de sa exécution? C'est un journal sans aucune prétention littéraire, écrit au jour le jour, à bâtons rompus, une espèce d'examen de la conscience publique que faisait chaque soir l'auteur avant de se coucher. Il est douteux qu'on nous, comme pour l'éditeur, que Barbier ait jamais eu l'idée bien arrêtée d'une publication. Dans un passage, il est vrai, il s'adresse directement au lecteur, mais sans distraction de ce genre dans 7 vol. in-4^e n'est-elle pas explicable? Ne nous arrive-t-il jamais de parler haut sans nous adresser à un public? En vérité, l'on comprendrait difficilement qu'un homme qui nous raconte à chaque page ce que tels et tels ont eu à souffrir, qui l'exil, qui la Bastille, pour une simple légèreté de propos, ait pu jamais contempler de sang-froid l'apparition devant le public, des détails les plus circonstanciés de faits bien autrement dangereux et condamnables, et qu'il faille suivre, le plus souvent, de réflexions plus que compromettantes. Ce journal n'a donc été, selon nous, écrit par Barbier, que pour Barbier lui-même et la franchise de son langage, le *mi* de son pensée est trop

complet pour que nous nous trompions à cet égard. M. de La Villegille nous explique, dans une note, que le labyrinthe de changes de manuscrits arrivés à la bibliothèque; nous ne touchons pas à son fil, nous craignons d'être moins bonne Ariane que lui.

Avant d'emprunter à Barbier quelques extraits qui puissent donner une idée de l'homme et de son temps, le lecteur nous permettra une réflexion qui nous a accompagné à chaque page du journal: c'est qu'il est certainement la meilleure défense que l'on puisse faire des temps actuels. Personne, non, personne, après l'avoir lu, ne se permettra ces phrases stéréotypées sur *le bon vieux temps*. Toutefois, que *le bon vieux temps*! Vous ne pouvez vous empêcher de vous dire: les passions connues tout, nous en aurions offert un exemplaire à messieurs les écrivains des opuscules de la rue de Poitiers; l'avanche c'est peut-être moins forte.

Nous ajoutons que Barbier peut, à juste titre, revendiquer son droit de bourgeoisie dans *l'illustration*, et nous devons, en toute justice, voir en lui un de nos grands parents. Son journal, chronique de son époque, est illustré comme le nôtre. Il y a tout comme pièces à l'appui tout ce que la gravure, l'estampe, l'enluminure, l'impression a pu lui fournir pendant son règne. Ses anecdotes ont été publiées dans *l'Almanach de la bienheureuse Paris*, mort le 1^{er} mai 1727, il nous met sous les yeux le convulsionnaire lui-même; cite-il une anecdote de cour, il nous fournit tous les points-noms, épigrammes et vaudevilles auxquels elle a donné naissance; il n'est pas jusqu'aux exécutions des grands criminels qui n'aient leur place dans cette galerie populaire, et Cartouche, en tête de sa bande, y figure au premier plan. Tout cela est, il est vrai, grossièrement exécuté, mais nous devons être indulgents pour les artistes; n'était-ce pas *le bon vieux temps*?

Nous sommes au système de Law: à 1720, juillet 18. — Un mercredi, la rue Vivienne fut remplie de quinze mille âmes dès trois heures du matin. La foule fut si considérable qu'il y eut seize personnes étouffées avant cinq heures; cela fit retirer le peuple. On promena cinq cadavres le long de la rue Vivienne, et à six heures on en porta trois à la porte du Palais-Royal. Le peuple suivait en fureur et voulait entrer dans le Palais-Royal, que l'on ferma de tous les côtés. On leur dit que le régent était à Bagnolet, qu'il est une maison de campagne à madame la régente; le peuple répéta qu'il n'y avait pas, pas vrai, qu'il n'y avait qu'à mettre le feu aux quatre coins, et qu'on le trouverait. Bientôt ce fut un tapage affreux dans tout le quartier-là: une bande porta un corps mort au Louvre, le maréchal de Villeroi leur fit donner cent livres; une autre bande se jeta du côté de la maison de M. Law dont ils cassèrent toutes les vitres. On y fit entrer les Suisses pour la garder. Pendant ce temps-là, M. le régent avait peur. On n'osa pas faire paraître de troupes. Rocheflaute, un des officiers de ses gardes, avait fait entrer cinquante soldats aux gardes en habits bourgeois; un officier y vint avec vingt mousquetaires et les ordonna; c'est lui-même qui fut tué. On se dit, dans les mêmes jours, que Louis XV était à Paris, et que l'on avait vu le roi et en un moment les cours furent pleines de quatre à cinq mille personnes.

M. Le Blanc, secrétaire d'état de la guerre, y vint avec une garde de gens déguisés, et harangua un peu le peuple par le balcon pour l'apaiser. Le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, se rendit aussi au Palais-Royal et jeta de l'argent et même de l'or au peuple qui entourait son carrosse; il eut ses manières toutes déshonorées. M. Law y vint également dans son carrosse par la grande cour; une femme, tenant la queue de son carrosse, lui dit: « E... s'il y avait un grand nombre de femmes comme moi, tu serais déchiré. » Dans le moment elle avait perdu son mari. Law descendit et lui dit: « Vous êtes des canailles! » L'officier de mousquetaires et dit: « Quand le cocher de Law vit cette populace, il commença à dire qu'il faudrait faire pendre quelques-uns de ces Parisiens; cette insolence anima le peuple; on ne lui fit pourtant rien dans le palais, mais comme il sortit seul avec son carrosse, le peuple suivit celui-ci, le brisa, et maltraita si fort le cocher, qu'il fut arrêté par un embarras, qu'il eut peur, et se jeta dans un d'huile. Voilà ce que s'est passé à cet égard. Quant au roi, il n'eut pas une seule émotion... On a entré les gens morts, et cela s'est apaisé. »

Le lendemain nous trouvons: « Aujourd'hui, jeudi, j'ai passé à deux heures après minuit rue Vivienne; il y avait déjà une douzaine de personnes assises par terre à la porte du jardin. Il faisait un beau clair de lune. C'est insolent! — Le 20, ajoute Barbier, la Banque n'ouvrit pas, et il y eut une ordonnance du roi que l'on lut apparemment au peuple qui attendait le jeudi matin à la porte de Phétel: elle fait défense de s'assembler à peine de désobéissance, et surseoit jusqu'à nouvel ordre aux paiements de la banque pour prendre des mesures nécessaires. Enfin, à hier, vendredi 19, continue Barbier, il arriva des troupes autour de Paris, ce que le régent avait préparé depuis longtemps. Il y a un camp de Suisses au bout des Champs-Élysées. On avait fait un camp à Montargis pour le canal, où était le régiment de Champagne et... ce camp-là vint coucher à Melun pour être ce soir à Charenton. » Arrivés à la conclusion: un édit est inséré dans la *Gazette*, mais il n'est pas daté parce que le parlement refuse de l'enregistrer. A cela ne tiennent! Barbier nous dit: « Bimanche, 21, à quatre heures, des lettres de la cour, des lettres de guerre, etc., qu'on porta des lettres de cachet à tout le parlement en particulier pour se rendre en deux fois vingt-quatre heures à Pontoise. Les lettres de cachet étaient brûrées. » Les corps d'état des marchands étaient, à ce qu'il paraît, du même avis que le parlement sur le système. Car nous voyons que dans les mois d'août (toujours 1720) les six corps des marchands se présentèrent chez M. le régent. Voici comment Barbier nous raconte cette visite, nous lui laissons la responsabilité de l'initiale: « M. le régent les reçut d'une manière bien peu convenable à son rang: il leur dit qu'ils étaient des voleurs, des fripons, des gueux, etc., qu'ils allaient se faire f... et il leur tourna le derrière. » Que dites-vous de cette audace? Tout cela l'exécute-t-il pas un peu ce qui suit: « Septembre 1^{er}, ça été cette année, comme toutes les autres, la mode d'aller à l'Étoile pour voir le retour de la foire de Bezons; j'étais à m'y promener lorsque mademoiselle Law vint sur les six heures dans un carrosse à sept places. Tous les laquais et la populace qui étaient à l'Étoile ont commencé à dire: C'est la livrée de de B... de avec quatre mousquetaires. On sortit des lettres de cachet à tout le parlement en particulier pour se rendre en deux fois vingt-quatre heures à Pontoise. Les lettres de cachet étaient brûrées. » Les corps d'état des marchands étaient, à ce qu'il paraît, du même avis que le parlement sur le système. Car nous voyons que dans les mois d'août (toujours 1720) les six corps des marchands se présentèrent chez M. le régent. Voici comment Barbier nous raconte cette visite, nous lui laissons la responsabilité de l'initiale: « M. le régent les reçut d'une manière bien peu convenable à son rang: il leur dit qu'ils étaient des voleurs, des fripons, des gueux, etc., qu'ils allaient se faire f... et il leur tourna le derrière. » Que dites-vous de cette audace? Tout cela l'exécute-t-il pas un peu ce qui suit: « Septembre 1^{er}, ça été cette année, comme toutes les autres, la mode d'aller à l'Étoile pour voir le retour de la foire de Bezons; j'étais à m'y promener lorsque mademoiselle Law vint sur les six heures dans un carrosse à sept places. Tous les laquais et la populace qui étaient à l'Étoile ont commencé à dire: C'est la livrée de de B... de avec quatre mousquetaires. On sortit des lettres de cachet à tout le parlement en particulier pour se rendre en deux fois vingt-quatre heures à Pontoise. Les lettres de cachet étaient brûrées. »

» mademoiselle Law a été blessée. Voilà la réception qu'elle a eue. — Law ne voulut pas être en reste, et nous voyons quelques pages plus loin que le père se vengea en financier. « Law fait procéder à présent à la recherche de ceux qui ont gagné des sommes immenses. Il neindra pas au bon bout; geos le bien qu'il a perdu, mais il tâche d'égaliser tout le monde en pauvre. On s'y prend d'une façon violente qui est une source d'indignité et de tyrannie; car, en un mot, celui qui a gagné cinquante millions (Barbier n'y va pas de main morte) a été plus heureux et plus hardi qu'un autre; il a ira rien de plus, et il a profité des arrêts et déclarations du roi. C'est M. de Landruvian, maître des requêtes, fils d'un comte, qui est de Saint-Louis, qui a la direction de cette recherche. On crie chez un homme, on met les scellés dans toute la maison. On lui prend ses bijoux, sa vaisselle d'argent, et tout ce qu'il a. On connaît déjà trois scellés semblables aux autres. Et Barbier les cite! A la même page nous lisons: « Malgré la misère générale on l'on est, je n'ai jamais vu un spectacle plus rempli et plus superbe qu'hier, mercredi, à l'Opéra, où les comédiens se représentaient. Il est impossible, en voyant cela, que le régent se repente, et soit touché de tous les maux qu'il a faits; pourtant il n'y a pas un sol dans les meilleures maisons, et la circulation des choses nécessaires à la vie et à l'entretien ne se fait que par crédit. » Quel bon temps pour M. Proudhon!

Vous-voilà savoir comment l'on traitait alors les questions religieuses? Il s'agit de la fameuse *constitution* qui donna tant de mal au parlement et qui fut cause de son exil à Pontoise, dixième ou vingtième exil, peu importe! Ecoutez Barbier: « 12 octobre 1720. M. le régent croyait être sûr de M. le cardinal de Noailles pour donner son mandement, mais le cardinal a écrit à tous les évêques de France de ne pas le recevoir. Il a dit au prince qu'il n'avait promis de le donner qu'en cas que le parlement eût enregistré. Le régent l'a traité de haut en bas, et lui a dit en propres termes, qu'il y avait longtemps qu'on l'avait averti qu'il était un grand bête et une f... bête, et qu'il s'allait faire... Le cardinal lui a répondu que n'importe, il avait point de considération pour sa personne, il devait du moins avoir du respect pour son caractère, et l'a quitté. — Ce comte himent, ajoute Barbier, tout indigné qu'il est dans la bouche d'un prince en place, ne doit point surprendre; ils lui sont fautes miliers contre le parlement et autres... »

Le 29 octobre, le roi passa à Louvres le 29 décembre 1721, commençaient les ballets chez le roi, dans la grande salle des machines, qui est magnifique. On y entre par billets. J'y allai samedi; le roi dans deux entrées seul; il est fort délicat, et il ne danse pas avec une grande vivacité; il est sérieux. M. le duc de Chartres dans une entrée; il danse fort mal et de mauvais air. Vingt seigneurs de la cour, depuis l'âge du roi jusqu'à vingt-deux ans au moins, descendent à ces ballets avec les filles de l'Opéra, et ils ont trouvé chacun un présent à leurs femmes. Les uns trouvent mauvais que le roi danse ainsi sur un théâtre avec des filles d'Opéra, d'autres le trouvent bon, parce que Louis XIV l'a fait: il n'y a que cela qui puisse excuser. L'homme du *mûlieux* donne un peu à droite; mais il avait été au bal, et il y alla encore le samedi 13 janvier.

Cette éducation royale devait porter ses fruits; en avril 1722 nous trouvons: « Le mal ou l'on est nous fait souhaite la majorité avec impatience; mais on commence à craindre, d'un autre côté, que le caractère du roi ne soit mauvais et féroce. Il a fait trois séries de morne, et il lui est arrivé une vilaine aventure il y a trois semaines. Il avait une biche blanche qu'il avait nourrie et élevée qui s'était fait. Il l'a fait conduire à la messe, à dit qu'il voulait la tuer, à très d'essu et la blessée. La biche est accourue sur le roi et la caressé; mais il l'a fait éloigner de nouveau, l'a tiré une seconde fois et la tuée. On a trouvé cela bien dur; on lui prête encore quelque histoire pareille sur des oiseaux qu'il a. Cela promettrait. »

On cousin du roi néanmoins, le comte de Charolais, faisait mieux. C'est tout simple: il était homme; l'autre n'était qu'un enfant. En mai 1723, nous lisons: « Le comte de Charolais est d'un étonnant caractère, il s'est mis en possession de la maison d'Anet pour faire ses études. Dans ce mois-ci, on remant que le comte de Charolais dans un village d'un bourgeois sur sa porte en bonnet de nuit. De sang-froid le prince dit: Voyons si j'y tirerais bien ce coup-là! le couba en jume et le jeta par terre. Le lendemain il alla demander sa grâce à M. le duc d'Orléans, qui était déjà instruit de l'affaire et qui lui répondit: Monsieur, la grâce que vous me demandez est due à votre rang et à votre qualité de prince du sang; le roi vous l'accorde, mais l'accorde dera encore bien plus volontiers à celui qui vous en fera au tant. Cette réponse a été trouvée très-belle et pleine d'esprit. » Nous voudrions savoir ce que l'on a pensé le bourgeois d'Anet. Barbier ne nous le dit pas; mais il va son train sur le comte de Charolais, et cite plusieurs anecdotes du même genre qui nous font bien regretter de ne plus posséder de semblables pièces.

Barbier, en qualité d'avocat au parlement, devait s'entendre en justice, procédure, basoche, etc. Voyons pour terminer comment on procédait dans le *bon vieux temps*. « Ces jours passés (juin 1733), le chevalier de Brève, gentilhomme de M. le comte de Clermont, et le marquis de l'Aigle, colonel-lieutenant du régiment d'Anghien, tous deux écroulés et débandés, d'insultent chez le marquis de Saint-Suppli, honneur de France. Le comte de Saint-Suppli se plaignit de ce que madame Hatte, sa voisine, n'était pas venue lui rendre sa visite, et dit de ce qu'elle ne la saluait pas. Nos jeunes gens crandaient vives dire: Il faut aller faire ta page chez cette curieuse...; et ils sortirent de chez M. de Saint-Suppli, qui, par la fenêtre, leur montra la porte. Madame Hatte n'y était pas. Ils ne laisseront pas de monter à son appartement, trouveront la femme de chambre seule et la violente. Ce fille se fit à crier de toutes ses forces, cela avec le bruit du monde, et les jeunes gens sortirent l'un dans la main. La fille alla porter plainte chez le commissaire Charolais, les moins qui avaient vu sortir les quidams, et fit constater son état par un chirurgien. On prétend que cette affaire est accomplie avec la fille, à laquelle on a donné trois mille livres; mais on dit aussi que le procureur-général a donné ordre à un procureur du Châtelet de poursuivre pour la cause publique. » Plus loin, nous lisons que: « le comte de Clermont a été voir M. le procureur-général pour le prier d'assoupir cette affaire. Le magistrat lui ayant répondu que le ministère de sa charge n'y permettait rien de plus, dans le silence de la nuit, le comte le prit sur le haut ton et lui dit que les prières d'un homme comme lui devaient être des ordres. M. le procureur-général, qui n'est pas homme à se défermer, répliqua qu'il était plein

« de respect pour messieurs les princes du sang, mais qu'il ne recevait des ordres que du roi. » Abrégons. Le mercredi 10 août, décret de la *Tourneille* qui assigne nos deux gentilshommes pour être ouïs; mais pour les ouïr il eut fallu les arrêter, et, en mars 1734, nous voyons qu'on ne l'avait pas fait, puisque Barbier raconte en ces termes comment ils se constituèrent prisonniers: « M. le marquis de l'Aigle et M. le chevalier de Brève se sont mis en prison pour purger le décret. » Comme il faut faire dévotion tous les lénocins, cela coûtera bien de l'argent. « En mai suivant le jugement est prononcé; c'est Barbier qui parle: « A force d'argent, ils ont rendu la procédure la plus avantageuse qu'ils ont pu. La femme de chambre même s'est retractée; aussi, pour ce fait, elle a été décréetée et mise en prison. Comptant leur affaire en bon état, ils s'étaient contentés d'écouter; mais, par arrêt du dernier de ce mois, il y a eu un plus amplement informé, pendant un an, *mainlevée libis indicis*, et cependant ils gardèrent la prison. » Comme il y a eu pas du tout. Le mois suivant, en juin, nous trouvons: « Le marquis de l'Aigle a trouvé moyen par le crédit de madame la Duchesse, la jeune, d'éluider le dernier arrêt du parlement. Il a obtenu des lettres patentes par lesquelles le roi déclare avoir besoin de lui, pour son service, à la tête du régiment du comte de Clermont, dont il est colonel, et entend qu'il sorte *mainlevée libis indicis*, sans préjudice du plus amplement informé. Les lettres ont été entérinées par crédit et par sollicitation. »... Voici la justice du bon vieux temps! Mais nous n'avons rien d'autre chose vraiment. Vous croyez que le maximum était d'origine révolutionnaire? Point du tout! Le maximum est tout monarchique, et fut décrété bien avant 93. Barbier nous en fournit la preuve dans le passage suivant: « Décembre 1722, mardi, 8 de ce mois, à trois heures et demie du matin, Madame (mère du Régent) est morte à Saint-Cloud. Le deuil est de quatre mois et demi, et il se prendra dimanche, 13. Six semaines grand deuil; après, deuil ordinaire, et six semaines petit deuil. Les marchands ont été bien attrapés. Le matin du jour de la mort, les commissaires ont eu ordre d'aller chez tous les drapiers et marchands d'étoffes de soie demander la quantité de drap et d'étoffe qu'ils avaient chez eux et leur prix, puis d'en dresser procès-verbal. Là-dessus le conseil du commerce a fixé le prix du drap non pagnon, qui est le plus beau, à vingt-neuf livres l'aune; c'est ce qu'on le vendait avant la mort, mais il serait monté à quarante livres. Le plus ras de Saint-Maur ne se vendra que quatorze livres cinq sous; on dit qu'il revient à plus aux marchands; mais il lui faut convenir que ce sont tous des fripons pour encherir leurs marchands. » Que diraient nos marchands de la rue Saint-Denis si la révolution démocratique et non sociale nous promulguait une semblable mesure?

Nous ne ferons pas d'autres emprunts au *Journal de Barbier*; mais nous en conseillons fort la lecture à tout *laudator temporis acti*. Il y trouvera entassés à chaque page tant d'abus, tant de violences, tant de crimes, qu'il y puisera un peu d'indulgence pour les folies de notre temps. Amen!

Mouvement de la science et de l'industrie.

LA CULTURE DE LA COCHENILLE.

L'un des meilleurs résultats de la diffusion des sciences est sans contredit le contact qu'elle établit entre l'agriculteur et le savant. L'agriculture, il est vrai, n'a pas attendu jusqu'à ce jour pour appeler la science à son aide; mais si elle lui doit déjà beaucoup, elle en attend plus encore, et il est toujours curieux de jeter les yeux sur cette noble alliance entre l'intelligence de l'homme et les arts destinés à subvenir à ses besoins.

La première science à laquelle l'agriculture dut avoir recours est évidemment la botanique, qui lui apprit à mieux connaître les objets mêmes de ses soins. Ses rapports avec la zoologie sont plus récents, parce que cette science est elle-même d'une origine plus moderne; mais on ne saurait révoquer en doute l'utilité de ses enseignements. En même temps que la zoologie apprend à tirer un meilleur parti des animaux utiles à l'agriculture, elle indique les moyens de combattre ceux qui lui sont nuisibles. Or, parmi ces derniers, il en est qui échappent trop facilement à l'observation et qui n'en exercent pas moins des ravages immenses. La zoologie observe l'organisation et les mœurs de ces êtres, souvent d'une si extrême petitesse, qu'on ne peut les apercevoir qu'à l'aide du microscope, et cette étude éclaire heureusement l'industrie sur les procédés propres à se défendre contre de pareils ennemis.

L'attention des agronomes et les encouragements du pouvoir se sont tournés particulièrement depuis peu vers cet important sujet. Des naturalistes éminents en ont fait l'objet de recherches suivies, et leurs efforts ont amené des résultats du plus haut intérêt, résultats que l'on ne saurait trop proclamer, soit pour faire connaître les nouvelles ressources que certains animaux peuvent offrir à l'agriculture, soit pour la mettre en garde contre des fléaux qui lui portent souvent le plus grave préjudice.

On sait tout le parti que l'on peut tirer de quelques insectes bien connus, comme l'abeille et le ver à soie. Ce que l'on sait moins, c'est que d'autres animaux de la même classe sont également l'objet de quelques industries d'un produit considérable: la cochenille, par exemple, qui donne à la teinture cette belle couleur écarlate si recherchée, qui sert à la fabrication exclusive du carmin, et qui, tirée autrefois du Mexique, dont elle était l'une des richesses, se cultive aujourd'hui en Algérie avec un succès remarquable et toujours progressif.

La cochenille est, à l'état vivant, un petit insecte de l'ordre des hémiptères et du genre *coccus*, auquel on doit également le kermès et la laque. Cet insecte s'attache spécialement aux nopals, ces belles plantes à feuilles épaisses, épineuses, ovales, articulées, qui font l'ornement de nos serres et que l'on connaît aussi sous le nom de *cactus* (1). Le commerce pré-

sente la cochenille sous la forme d'une sorte de graine hémisphérique, d'un brun rougeâtre, de la grosseur d'un grain de chénévis; c'est le cadavre desséché de la femelle du *coccus cacti*.

Les deux sexes, dans la cochenille, sont très-différents de forme et de grosseur. Le mâle est extrêmement petit, vil et agile; il est muni de deux ailes, de six pattes et de deux antennes; tandis que la femelle, beaucoup plus grosse que lui, est ronde, lourde, dépourvue d'ailes et se fixe pour toute la vie aux feuilles du cactus sur lequel elle est née. Le mâle est une élégante petite mouche blanche, portant à l'extrémité inférieure du corps deux longs filets soyeux; la femelle est globuleuse et représente une coque ou une excroissance presque informe; son corps est strié par une excroissance apparente, ses six pattes sont cachées sous un large abîmen temp, d'une matière rouge; et d'un point saillant entre les deux pattes antérieures part une sorte de trompe qui lui sert à se fixer sur le végétal nourricier.



Dans les quinze premiers jours de leur éclosion, les jeunes cochenilles se promènent sur les feuilles les plus tendres des cactus, comme pour y chercher la place où elles doivent s'attacher. Ce choix une fois déterminé, on remarque qu'un tiers environ des individus se recouvre d'une poudre blanche dans laquelle le corps finit par s'envelopper tout entier, en prenant la forme d'un cocoon, dont l'un des bouts reste ouvert. La larve se transforme alors en chrysalide, et l'on ne tarde pas à voir apparaître, à l'extrémité ouverte du cocoon, deux filets déliés qui en élargissent insensiblement l'ouverture, par laquelle l'insecte finit par sortir à recouverts. Ce sont les mâles. Les deux autres tiers sont les femelles, qui restent à leur place sans subir de métamorphose, et dont le corps augmente journellement de volume, tandis que les mâles voltigent autour d'elles ou se promènent sur leur surface comme sur un dôme. Ces femelles, fatalement attachées au végétal sur lequel elles doivent mourir, après avoir donné le jour à une nouvelle génération, y sont fixées à l'aide d'un suçoir d'une ténacité extrême, long de 6 à 8 millimètres. Cet organe est le seul point qui unisse l'animal à la plante; s'il est retiré ou s'il se brise, l'insecte tombe et meurt, car son obésité ne lui permettrait pas de remonter sur le végétal et de s'y fixer de nouveau.

La cochenille parvenue à tout son développement est presque sphérique et de la grosseur d'un pois. C'est le moment d'en faire la récolte. Les œufs, d'un rouge intense, ovales, et au nombre de 250 à 300, sont réunis bout à bout en une sorte de chapelet qui peut se contracter et se loger sous les flancs de la mère. Celle-ci les enveloppe d'une sécrétion farineuse qui doit leur servir d'abri, se détache du végétal et ne tarde pas à mourir.

Les soins qu'exige l'éducation des cochenilles consistent surtout à les abriter de la pluie et du vent. De simples paillassons étendus sur les nopals suffisent pour éviter les chocs si préjudiciables au développement de l'insecte. Le moment de la récolte arrivé, on étend des toiles par terre, au pied des nopals, on coupe les feuilles de cactus à l'insertion de chaque article, et on en détache les cochenilles, que l'on recueille dans des paniers, puis on plonge ces paniers dans l'eau bouillante pour faire mourir les insectes, et on étale ceux-ci sur des claies recouvertes de toile pour les faire sécher d'abord au soleil, ensuite à l'ombre, dans des séchoirs convenablement aérés.

Lorsqu'on veut se livrer à cette culture, le premier soin doit être de faire une plantation de *cactus*, d'établir ce qu'on appelle une *napalerie*. On choisit un terrain découvert, c'est-à-dire sans ombre, mais abrité des vents d'ouest; on l'entoure d'une haie de roseaux, autant pour rompre les courants d'air que pour garantir la plantation des atteintes des bes-



taux. Une napalerie ne doit pas embrasser plus d'un hectare de surface; si l'on veut donner plus d'étendue à son entreprise, on les multiplie sans donner plus d'étendue à chaque napalerie. Le terrain bien préparé, la plantation se fait par

boutures, c'est-à-dire au moyen de feuilles ou *articles* détachés des cactus, que l'on enfonce à moitié dans la terre. On trace des lignes espacées d'un mètre et demi, et les boutures sont plantées sur cette ligne à 30 centimètres l'une de l'autre. Au bout de deux ans, chacune d'elles donne quatre feuilles superposées. Au commencement de la troisième année, au mois d'avril, on place, ou plutôt, suivant l'expression consacrée, on *sème* les cochenilles sur les nopals. Ce sont des mères chargées de leurs œufs que l'on a conservées pendant l'hiver sur des cactus abrités. On en met un certain nombre dans de petits paniers cylindriques, à claire-voie, remplis avec des feuilles de palmier-sain, que l'on place en travers dans les bifurcations des articles du nopal. Les insectes ne tardent pas à sortir par les interstices des paniers et à se répandre sur les feuilles. On les répartit ensuite par groupes ou nichées sur la surface la plus charnue et la plus vigoureuse de la plante.

La récolte des cochenilles semées en avril se fait au courant de juin. On choisit dans celle-ci les mères que l'on destine à l'éducation d'été, qui commence à la fin de mai et s'achève en septembre, et dans cette seconde récolte on réserve les mères destinées à l'éducation d'hiver, ou plutôt du printemps. Par une saison très-favorable, on peut faire jusqu'à trois récoltes de cochenille dans une même année.

Nous avons dit que la cochenille était originaire du Mexique. On crut d'abord que c'était un produit végétal et on la désigna longtemps sous le nom de *graine d'écarlate*. Lopez de Gomara, en 1525, donna le premier la description de l'insecte et du végétal qui le nourrit. Son emploi s'étendit bientôt et s'augmenta de plus en plus. En 1760, le seul commerce de Marseille en traitait pour plus de quatre millions de francs. Aujourd'hui encore nous en achetons à l'étranger pour une somme beaucoup plus considérable.

Dès le milieu du siècle dernier, on avait fait en Europe quelques efforts pour y transporter la culture de la cochenille. En 1787, Thierry de Ménonville publia un traité de la culture du nopal. Il avait importé à Saint-Domingue des cactus chargés d'insectes, mais la révolution d'Haïti ne permit pas de mettre à profit son dévouement. Cependant, cette industrie commençait à se développer en Espagne. En 1806, M. Souceyrier, chirurgien de la marine, apporta de Cadix des cochenilles vivantes qu'il remit à M. Robert, professeur de botanique à Toulon. En 1827 on tenta, sans beaucoup de succès, cette naturalisation en Corse. La même année elle fut introduite aux îles Canaries et y réussit parfaitement. Le gouvernement espagnol, comprenant tout l'avénir de cette industrie, défendit sous peine de mort l'exportation des cochenilles. Cependant, en 1831, M. Simonnet, pharmacien à Alger, eut le courage de braver les chances périlleuses de l'entreprise, et réussit à importer quelques insectes du royaume de Valence en Algérie; mais, obligé de faire cette tentative à ses risques et périls et contrarié par les mauvais temps, il eut la douleur de voir ses essais infructueux. Deux ans après, M. le docteur Loze, chirurgien de la marine, fut plus heureux. Exposé aux mêmes dangers que M. Simonnet, il rapporta plusieurs pots de cactus, chargés chacun de 30 à 40 cochenilles pleines de vie, et s'empressa de faire des essais d'éducation. Dès la fin de 1834, il présentait à l'Académie des sciences les échantillons de ses premiers récoltes, qui furent déclarés de qualité excellente. Rappelé en 1836, M. Loze fut obligé de laisser ses cactus et ses cochenilles au jardin d'Hussell-Bey, où ils ont été beaucoup à souffrir. Peu de temps après, M. Hardy, directeur de la pépinière centrale, s'efforça d'en sauver les débris; à peine put-il recueillir deux ou trois pieds de cactus portant encore quelques mères fécondées; c'est avec ces faibles éléments que M. Hardy a relevé une culture qui présente aujourd'hui le plus bel avenir, et c'est à un mémoire récemment publié par cet able agronome, que nous avons emprunté les principaux détails que nous venons de reproduire.

Le climat et le sol de l'Algérie, excepté dans les régions montagneuses, conviennent parfaitement à la culture de la cochenille. En 1846, M. Guérin Méneville a pu constater officiellement la prospérité toujours croissante des belles plantations du jardin d'essai à la pépinière de Hamma. Les échantillons de cochenille provenant de l'Algérie, que l'on a pu remarquer à la dernière exposition de l'industrie, ne laissent rien à désirer, et quelques caisses de ce produit livrées au commerce, sur le marché de Marseille, ont pu rivaliser, sinon avec les premières qualités du Mexique, du moins avec les cochenilles les plus estimées des îles Canaries. Ajoutons que cette industrie est une des plus riches, des plus avantageuses que puisse offrir l'agriculture, que l'éducation des cochenilles est beaucoup plus facile que celle des vers à soie, et qu'elle présente généralement bien moins de chances de perte ou d'insuccès.

On peut juger des progrès de cette culture par les données suivantes, que nous devons à l'obligeance de M. Guérin Méneville et qui seront incessamment de sa part l'objet d'une communication à l'Académie des sciences. En 1845, la culture de la cochenille, qui commençait seulement à se répandre à Java, vivement encouragée par le gouvernement hollandais, s'élevait déjà à 45,000 livres dans les établissements publics. Aux Canaries, la première récolte, de 1831, fut de 8 livres seulement; l'année suivante elle était de 120 livres; en 1833 elle s'élevait à 1,319, et en 1838 elle était de 18,800 livres. Enfin, nous apprenons, par un document plus récent encore, qu'en 1849 on en exportait l'énorme quantité de 800,000 livres, dont la majeure partie s'expédiait en France et en Angleterre. Cette industrie donne aux îles Canaries une importance qui s'accroît d'année en année, en même temps que la population et les revenus qu'elle fournit au trésor d'Espagne. La cochenille y est devenue le principal objet d'exportation. A l'heure qu'il est, tous les terrains impropres à la culture de la vigne ou de la pomme de terre y sont consacrés à celle de la cochenille et convertis en riches plantations de nopals.

(1) Le nopal du Mexique, que les Espagnols ont nommé *nopal* de Castille, est le *cactus opuntia* de Linné et l'*Opuntia cochinchillensis* de Millier, à fleurs rouges, auxquelles succèdent des fruits épineux.

Les Beaux-Arts travestis, — par Andrieux.



LA PEINTURE.



LA MUSIQUE.



LA SCULPTURE.



LA LITTERATURE.

Description de la Villa et du Tombeau d'une femme artiste gallo-romaine,

DÉCOUVERTS A SAINT-MÉDARD-DES-PRÉS (Vendée), PAR M. BENJAMIN FILLON.

Une découverte destinée à piquer au plus haut degré la curiosité des archéologues et des artistes, et à jeter une vive lumière sur les procédés employés par les anciens dans leurs peintures, a été faite, il y a quelque temps, à Saint-Médard-des-Prés, à un kilomètre de Fontenay, en Vendée. Grâce à un excellent travail de M. Benjamin Fillon, correspondant du Comité des Arts et Monuments, nous sommes à même de mettre sous les yeux de nos lecteurs les principaux résultats de cette brillante découverte.

En 1845, des ouvriers occupés à extraire des cailloux dans un champ situé près de la métairie de la Cure, au sud-ouest de Saint-Médard, trouvèrent, à une profondeur d'un mètre, une grande quantité de tuiles romaines et les murs d'une salle de dix mètres de long sur huit de large, pavée de grandes dalles. Au milieu des décombres était une cuve en pierre et des colonnes brisées, ornées de chapiteaux et de bases d'ordre dorique dégénéré. Pendant près de six mois que le terrain fut à la merci des travailleurs, ils n'appellèrent personne, et firent disparaître, sur un espace de cinquante mètres, tous les vestiges qui gênaient l'extraction des matériaux siliceux déposés au-dessous.

Averti par le bruit public, M. Benjamin Fillon se transporta sur le théâtre de la découverte, et l'entrepreneur lui montra des conduits en plomb, des fragments de poterie et un moulin à bras en granit. Il acheta des ouvriers quelques monnaies d'argent et de cuivre portant les effigies d'Adrien, de Faustine la mère, de Caracalla, de Gordien-le-Jeune, de Posthume, de Tétricus et de Victorin. D'autres personnes eurent des monnaies de Domitien, de Maximin de Thrace, de Claude II, de Constantin, de Fausta et de Constance.

Malheureusement un candélabre en bronze avait été vendu à un chaudronnier peu de temps après avoir été déterré. A partir du moment où un amateur distingué avait été averti, les fouilles furent surveillées, et, grâce aux soins de quelques autres amis des arts, tout ce qui méritait d'être conservé fut soigneusement recueilli.

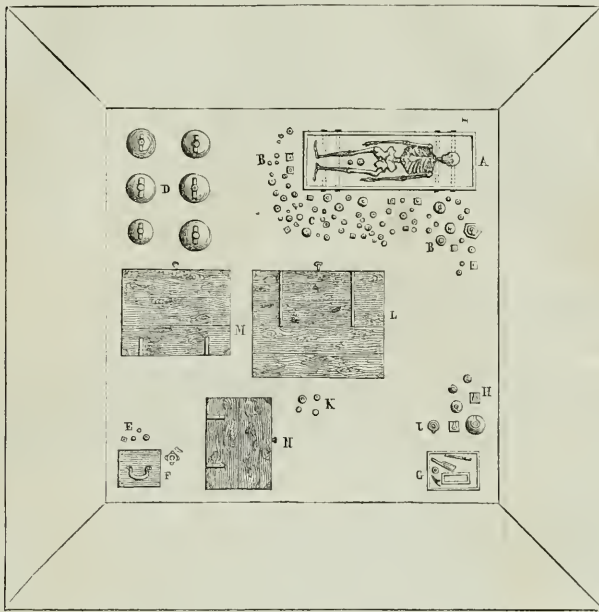
Les renseignements fournis par les travailleurs prouvent à M. Fillon que ces décombres appartenaient à l'atrium d'une villa. On sait que les anciens donnaient le nom d'atrium à un édifice couvert d'un toit, placé en avant de la portion habitée de la maison et composé d'une galerie embellie de colonnes entourant

le *castridium* ou petite cour intérieure, au centre de laquelle était un bassin appelé *compluvium*, qui recevait les eaux tombant de l'imbricium, espace vide destiné à laisser pénétrer le jour. Du *compluvium*, des tuyaux en plomb communiquaient avec une citerne.

Ces caractères de l'atrium, décrits par Vitruve, Plinè et quelques autres anciens auteurs, s'accordent parfaitement avec les débris de Saint-Médard. Les colonnes, le pavé, le bassin percé, le chapiteau et la base de la colonnette en marbre blanc, un jet d'eau, les conduits en plomb existant, et M. Fillon ne doute pas que la citerne n'apparût si l'on sondait le sol.

De cet édifice partaient des murailles qui environnaient des aires en béton et permettaient de reconnaître l'emplacement des portes de communication. Mais, à cet endroit, une difficulté se présente : à la suite d'incendies ou d'accidents inconnus, les constructions primitives ont été rasées et remplacées par d'autres ; si bien que, dans certaines parties, on reconnaît trois couches superposées de pavés. La plus ancienne, faite de mortier et de petites pierres, est à 4 mètres 50 de profondeur ; la seconde, de ciment très-un posé sur un lit de chaux mêlé de cailloux, à 4 mètres ; et la troisième, de mortier de sable et de pierres, à 40 cent. Jusqu'ici on n'a mis au jour que l'atrium, quatre petites chambres voisines, une cuisine qui contenait deux fourneaux en maçonnerie grossière percés par le haut, et une salle dont l'aire reposait sur une épaisse couche de débris de revêtements de murailles, ornés de peintures. Ces pièces appartenaient évidemment aux constructions les plus récentes et ne présentaient rien de remarquable ; tandis que les fragments peints trouvés sous le pavé de la dernière méritent la plus sérieuse attention.

Les motifs sont en tout semblables à ceux que les artistes ont employés à la décoration des appartements d'Herculanum et de Pompéi. Le milieu des panneaux est occupé par des sujets tirés de l'histoire, de la mythologie ou de la vie privée, entremêlés de paysages. Les tableaux à figures étaient de deux grandeurs : les personnages des uns avaient 35 cent, et ceux des autres 14. Le style de ces peintures ne manque pas de caractère, et certains détails dénotent de l'habileté et beaucoup d'habitude du pinceau ; le faire est élégant ; les touches fines et les larges hachures qui font ressortir les clairs ont de l'ana-



Plan du tombeau (fig. 1).



Coupe du tombeau (fig. 2).



Couteau à virole de métal (fig. 3).



Spatules (fig. 4).



Godet en cristal de roche (fig. 5).

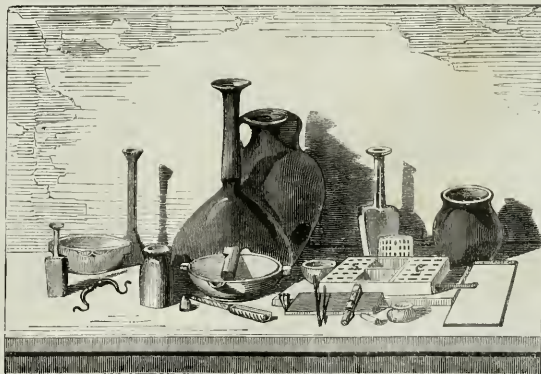
logie avec la manière adoptée par divers maîtres dans leurs dessins faits à grands coups de brosse sur papier teinté. L'artiste a fortement accentué les contours au moyen

d'une grosse ligne qui tranche légèrement sur le fond et sert de repoussoir aux demi-teintes. Néanmoins les figures, suivant M. Fillon, sont d'un mérite inférieur aux orne-

ments. Les procédés employés pour l'application des couleurs sont assez simples. Une couche de mortier de chaux et de gros sable, épaisse de 24 millimètres, a été d'abord étendue



(fig. 6.)



(fig. 7.)

Objets divers servant à la peinture.

sur la muraille et recouvert ensuite d'une seconde couche en mortier plus fin n'ayant que 4 millimètres. Celle-ci a été à son tour revêtue d'une préparation sur laquelle l'artiste a travaillé lorsque le tout aura été sec.

La villa de Saint-Médard était probablement isolée; du moins on n'a pas trouvé d'autres vestiges de construction aux alentours. Ses dépendances s'étendaient sur l'emplacement des maisons actuelles, du cimetière et des jardins, où l'on a découvert un fourneau et plusieurs puits, du fond desquels ont été retirés des ossements d'animaux et entre autres une tête d'antlope, des poteries noires striées et le col d'un vase. A travers les décombres de deux petites salles situées à l'extrémité du mur d'enceinte, on a trouvé deux ou trois monnaies romaines du moyen et du bas empire, une fibule, une balance en bronze de petite dimension, des morceaux de poteries rouges et noires à figures, et des anses et extrémités d'amphores dont quelques-unes portent les marques de fabrique... On voit combien il serait à désirer que les fouilles fussent continuées avec méthode. La position des pièces de la villa qui ont été retrouvées annonce qu'on n'est pas encore arrivé aux appartements habités par les maîtres, et qu'il y a tout lieu de croire que des découvertes importantes, sous le rapport de l'art, surgirait du sol. Ce qui suit va permettre d'en juger.

La s'entraient les découvertes des archéologues poitevins, lorsque, le 27 octobre 1847, le docteur Dagrion, directeur du dépôt des aliénés de la Vendée, montra à M. Filion des vases en verre d'une conservation parfaite, qui venaient d'être retirés de terre, à quatre-vingts et quelques mètres au sud-ouest de la villa de Saint-Médard.

Dès lors un nouveau champ d'investigations leur était ouvert, et ils se mirent à fouiller avec ardeur le terrain indiqué.

Le résultat dépassa toutes les espérances; car, après plusieurs jours de travail, ils avaient sous leurs yeux le tombeau d'une femme artiste gallo-romaine, dont le squelette était entouré de tous les instruments de son art.

La fosse était carrée, avait quatre mètres de côté dans sa partie inférieure, six dans sa partie supérieure, à cause du talus, et deux de profondeur. On ne voyait aucune trace de maçonnerie; quelques grandes pierres, jetées sans ordre, recouvraient simplement le tombeau. Le cercueil et les objets placés au fond avaient été entourés de sable fin et de terre rendue noire par la décomposition des matières organiques. Le tassement avait brisé plusieurs des vases et des autres ustensiles.

Les figures 4 et 2 indiquent la place qu'occupaient les divers objets.

- A Cercueil contenant le squelette;
- B Vase en verre blanc;
- C Vase en verre de couleur et assiettes en terre cuite;
- D Amphores;
- E Vases en verre blanc et jaune; débris de boîte en bois;
- F Mortier en albâtre;
- G Coffret en fer contenant une boîte à couleurs, un godet, un étui et deux petites cuillères de bronze; deux instruments en cristal de roche, des manches de pinceaux, et une palette en basalte;
- H Grands vases en verre blanc;
- I Grande bouteille en verre blanc, remplie d'une matière bleue;
- K Petites fioles en verre blanc; vase de terre noire contenant de la terre de Sienne et du bleu égyptien; autre vase en verre blanc rempli de résine;
- L, M et N Débris de coffrets en bois.

La présence des matières renfermées dans la boîte à couleurs et dans plusieurs des vases donnaient surtout un prix inappréciable à ces objets au sujet desquels M. Filion s'empessa d'écrire à M. Letronne. Celui-ci fut vivement impressionné par une découverte aussi imprévue. « Vous avez entre les mains, écrivit-il, un trésor unique en son genre. Je serai heureux de contribuer à la faire connaître au monde savant, et vous pouvez compter sur le zèle du vieux antiquaire. Vous savez du reste quel prix j'attache à tout ce qui peut jeter quelques lumières sur une question que j'ai étudiée avec un soin tout particulier, et qui a excité de longs et pénibles débats. Les documents écrits me donnent raison; j'espère que la chimie me viedra également en aide.

« L'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui avait entendu avec plaisir votre première communication, a été fort égayée par la lecture du récit macaronique de vos tribulations archéologiques. Dédaignez, monsieur, ces misères, et ne songez qu'à nous donner une bonne description de vos curieuses découvertes. »

Les dernières lignes de M. Letronne faisaient allusion à un déplorable conflit qui faillit amener la dispersion de l'enfouissement.

A l'angle nord-est de la fosse était le cercueil où avait été enfoncé le cadavre, la tête tournée vers l'orient. Il était fait avec des planches de noyer, réduites, par l'action de l'humidité, en une épaisse couche d'une pâte noire et ligneuse, mêlée de fragments plus solides, qui permettaient de reconnaître la nature primitive du bois. Quatre cercles de fer, ayant 0^m 07 de largeur, et 0^m 02 d'épaisseur et soigneusement attachés au moyen de vis, assuraient la solidité du cercueil, qui, à chaque extrémité, avait une poignée semblable à celle de nos malles. Des plaques du même métal fortifiaient les angles.

Le squelette, long de 1^m 53, était celui d'une jeune femme. La tête, retirée intacte de terre, avait des dents blanches d'une conservation parfaite; malheureusement elle fut presque aussitôt brisée par un enfant. Sur la poitrine se trouvaient deux dents de sanglier percées de trous qui servaient à les suspendre à un lien passé autour du cou.

Cette circonstance remarquable fait supposer à M. Filion que la femme enterrée à Saint-Médard appartenait à la race gauloise, dont le sanglier était le symbole. « Vérité historique désormais acquise, dit-il, grâce aux recherches numismatiques de M. de la Saussaye, qui a démontré que l'image

de cet animal couronnait les enseignes militaires de nos ancêtres, et que le cheval libre gravé sur leurs monnaies n'était qu'une imitation déguisée du type des *stateres* de Philippe de Macédoine. Quant au coq gaulois, on sait qu'il dut sa popularité à un calambour raconté par les historiens en titre de la monarchie de juillet.

« L'histoire nous a conservé les noms de plusieurs femmes de l'antiquité qui se sont livrées à la peinture; il est cependant extraordinaire de rencontrer les restes de l'une d'elles dans un lieu si éloigné des grands foyers intellectuels. Quelle mystérieuse histoire renferme cette tombe? Quelle était cette femme jeune, douée de talents acquis au contact d'une civilisation avancée, qui était venue enlever sa vie au fond de ces sombres forêts, assise impénétrable jetaux extrémités du monde? La fille des Pictons était-elle sans doute demeurée avec les conquérants de sa patrie de finir aux secrets de leurs arts; ramenée ensuite au milieu de ses compatriotes, elle avait voulu embellir sa triste demeure et charmer ses loisirs. Les modestes matériaux employés à la construction de la villa étaient en effet peu en rapport avec les décorations intérieures: les murailles de pierre disparaissaient sous les richesses artistiques répandues par une main habile....

» Dans ces temps de croyances naïves, une coutume touchante faisait entourer les morts des objets qu'ils avaient affectionnés pendant leur vie. Lorsque les dépouilles de la jeune femme furent confiées à la terre, on plaça dans la fosse tout ce qui avait servi à son usage, et c'est à cette circonstance que nous devons la conservation de ce merveilleux dépôt. »

Les vases en verre dont il a été question dans la légende des figures 4 et 2 étaient au nombre de près de quatre-vingts; ils étaient de toutes les dimensions, placés autour du cercueil et dans divers endroits de la fosse. Le plus grand nombre avait été brisé par le tassement des terres et la maladresse des premiers ouvriers employés à leur extraction; une vingtaine seulement avaient pu résister. La figure 3 donne une idée exacte de ces vases qui offraient des formes très-variées.

La lettre E de la figure 4 indique la place où se trouvaient les débris d'un coffret en bois de moyenne dimension. Aux huit angles étaient des plaques en fer, et le dessus était orné d'une bélière en bronze, de forme élégante, qui servait à le transporter. Ce meuble paraissait être une boîte à couleurs et renfermait plusieurs fragments de fioles en verre blanc très-fin, un godet en verre jaune dont le rebord est décoré d'un filel blanc, un petit couteau à virole ayant un manche en cèdre, fait au tour avec beaucoup de dextérité, et dont la lame est complètement oxydée; plus deux petits solides cylindro-coniques d'ambre jaune.

Le couteau représenté figure 3 à la forme de ceux que l'on fabrique encore aujourd'hui à Pouzauges (Vendée). Le mécanisme de la virole établit surtout un ressemblance frappante. Le manche en cèdre a 0^m 085 de longueur.

A côté du mortier en albâtre dont la place est indiquée par la lettre F, sur la fig. 4, se trouvaient deux broyeurs, l'un de moins substance, l'autre en cristal de roche brut. Ce mortier et les broyeurs sont représentés dans la fig. 7. Le premier de ceux-ci devait avoir primitivement la forme d'un pouce avant que l'action des matières organiques, suspendues dans l'eau, n'eût amené une décomposition salpêtrée, que l'on remarque sur presque toutes les substances calcaires soumises aux alternatives d'humidité et de sécheresse.

Les objets renfermés dans le coffret en fer désigné par la lettre G, fig. 4, méritent une mention particulière.

La boîte à couleurs, représentée dans la fig. 7, est en bronze, rectangulaire et munie d'un couvercle à coulisse. L'intérieur est divisé en quatre compartiments recouverts par autant de grilles mobiles en argent, que de petites bélières servent à relever. Chaque compartiment est rempli de pains de couleurs, dont l'usage indique qu'ils n'ont jamais eu de formes régulières, et que le fabricant s'était contenté de verser, par petites quantités, la matière réduite en pâte liquide sur une surface plane et de la laisser sécher.

Le godet qui était dans la boîte à couleurs est représenté eu avant de la boîte, fig. 7.

On voit sur la même figure l'étui en bronze que renfermait le coffret, et les deux spatules ou petites cuillères qui étaient enveloppées par l'étui. Ces spatules sont représentées à part dans la fig. 4. Ces instruments servaient sans doute à extraire les couleurs de la boîte, à les mélanger avec la liqvide destinée à les lumer et à les étendre sur la palette.

Le coffret en fer renfermait encore deux instruments en cristal de roche pareils à celui dont la fig. 5 donne le dessin. Un des deux était brisé. Le cristal a été patiemment travaillé par le frottement comme les pierres précieuses. Il était rempli de poudre d'or, mêlée à une substance gommeuse, et remplaçait les coquilles de moule employées actuellement par ceux qui peignent à l'aquarelle ou à la gouache.

Les manches, ayant la forme d'une baguette de 0^m 42 de longueur, furent mis en pièces immédiatement après avoir été découverts; néanmoins on a pu constater que leur extrémité portait encore des traces du fil de cuivre servant à attacher les barbes du pinceau.

Le pinceau en basalte est une plaque de 15 centimètres de longueur, 9 de largeur et 4 d'épaisseur. Le musée national de l'hôtel de Clugny possède la palette semblable à celle de M. Filion, mais portant une inscription. Celle-ci a été, dit-on, trouvée au milieu d'objets d'origine gallo-romaine.

Le centre de la fosse était couvert des débris de trois grands coffrets dont il ne subsistait plus que les fermetures attachés aux restes d'épaisses planches de chêne réduites en poussière. Des crochets, placés aux parties latérales, contribuaient à maintenir les couvercles. Les plaques extérieures des serrures étaient en bronze et de forme ronde et carrée; les clofs et le mécanisme intérieur étaient au contraire en

fer. Au milieu de ces fragments que le tassement des terres avait mis en pièces, M. Filion trouva les couches horizontales et symétriques d'une matière brune, dans laquelle il reconnut de suite des étoffes pourries. Comme les trois coffres présentaient le même phénomène, il en conclut qu'ils contenaient les vêtements de la jeune Gauloise.

Des découvertes plus récentes ont été faites à Saint-Médard, mais nous ne pourrions les décrire sans trop allonger cet article.

M. Filion pense que le tombeau de l'artiste gallo-romaine remonte à la première moitié du troisième siècle de l'ère chrétienne. M. Letronne, consulté à ce sujet, lut entièrement de lavis de M. Filion, auquel il écrivait le 18 janvier 1848: « La vue de vos dessins et la nomenclature des monnaies changent ma conjecture en certitude. Vous avez fort bien indiqué l'âge du monument en fixant sa construction au troisième siècle. La boîte à couleurs, les petites spatules et les vases de verre ont tous les caractères de cette époque. »

Nous avons omis un grand nombre de détails intéressants sur la partie technique de la découverte; nous devons renvoyer au beau mémoire de M. Filion pour ces détails et notamment pour tout ce qui concerne la question des procédés de peinture usités chez les anciens. M. Chevreul, qui s'était occupé, à la demande de M. Letronne, de l'analyse des matières colorantes trouvées à Saint-Médard, a fait, à ce sujet, un travail très-étendu et très-remarquable dont M. Filion a été à même de profiter.

Ce que l'on aura peine à croire, ce que l'on ne croirait pas si l'on n'en avait pas la preuve matérielle sous les yeux, c'est que M. Filion a été obligé de prouver, par une énumération des ruines gallo-romaines du Bas-Poitou, que cette région a été soumise aux Romains; qu'elle n'était pas sous les eaux à l'époque de la conquête romaine, et que ces conquérants glorieux y ont laissé des traces incontestables de leur civilisation. Il est bon d'aimer son *endroit*, mais il ne faut pas pousser la chose jusqu'à l'absurde. Aussi ne pouvons-nous qu'approuver M. Filion lorsqu'il exprime son regret de s'être trouvé si loin des sources de la science, il demande à ne pas être confondu avec ces provinciaux qui, sous le prétexte de *centraliser*, veulent prouver que l'art doit se réduire en province, et cherchent à susciter la *révolte* des membres contre la tête. « Ma tâche, ajoute-t-il modestement, s'est bornée à décrire avec une scrupuleuse exactitude les objets qu'une bonne fortune, unique dans la vie d'un antiquaire, livrait à mes investigations. La matière est, par conséquent, loin d'être épuisée, et j'espère qu'un jour la découverte de Saint-Médard trouvera un digne appréciateur qui lui donnera toute la célébrité qu'elle mérite. » On nous permettra d'ajouter que cette découverte, à laquelle il a pris une si grande part, ne pouvait trouver un meilleur interprète que lui.

Le Parisien en province.

1.

Le Français de Paris — suit à distance les modes de Londres; une de ses gloires est de réussir à s'approprier cette gaucherie sereine et cette fraîcheur froide qui sont, avec le vêtement à la fois étroit et ample, les conditions essentielles de l'air anglo-saxon. Ce même Français distribue la moitié de sa vie entre Madrid, Naples et Petersburg; — éparpille le reste dans des fourmillements de principicules; — hausse les épaules en parlant de *son pays*, qu'il met à cent lieues de France, au-dessous de la république d'Andorre; — démontre avec plaisir en quoi nos voisins et nos antipodes nous sont supérieurs; — et se ferait naturaliser Lapon en haine du mot *patricisme*; mais c'est chez lui un dogme sacré — ne jure-t-on pas sous le pale Arctique les auteurs complètes de M. Scribe? — que les Français sont toujours le peuple le plus spirituel de la terre, et les Parisiens le peuple le plus spirituel de la France.

Un des traits saillants du caractère français est en effet cette recherche à tout propos, cette vanité quand même du *spirituel*, qui n'est pas nécessairement l'*esprit*, — cette préférence donnée en toute occasion au *joli* et au *léger* sur l'impression vraie, la réalité exacte, le sentiment et la couleur. De la vient, par exemple, que nous avons si peu de voyages qui peignent autre chose que le voyageur. On est sans cesse à la piste du trait. M. de Talleyrand passe pour un ministre prodige pour avoir dit: *Ya te faire sucre!* On prépare un *ana* pendant sa dernière maladie pour étonner son confesseur et la postérité. Les *grands criminels* préméditent des saillies sinistres pour le jour des Assises. On se sauve d'une bonne action ou d'une émotion par un bon mot.

— Et quand avec un sourire sardonique, facile à trouver, on a une parodie prête pour toutes les idées gécennes, on dit de vous: *A C'est un homme de beaucoup d'esprit.*

Ce travers se complique à Paris d'un ridicule qu'on s'obstine peut-être à prendre pour une grâce. Le vocabulaire français n'avait pas prévu le terme: c'est la *Parisianomanie*. Beaucoup de gens, qui n'ont vu du reste de la France que les hauteurs de Saint-Germain, se figurent très-sérieusement, pour avoir fumé sept à huit mille cigares sur un trottoir déterminé, être l'expression complète de la France proprement dite.

Pour eux, les départements n'existent qu'à l'état de scorie, de résidu brut, ou tout au plus d'accessoire et de support. On ne manque jamais un petit effet agréable quand on plaisante les belles lettres de Carpentras, la civilisation d'Épernay, l'académie de Quimper-Corentin, et le conseil municipal de Castelnaudary. — Trois ou quatre villes dont l'appellation prête au bouillon, voilà la province!

La province! — quelles épaisses couches de ténébrés et quel soleil ténébreux! quelle induration du cerveau et quelles eaux plates et sans fond! — A Paris, pour les quatre cin-

quêmes des Parisiens, quel fouettement d'intelligence, quel encombrement d'idées, quelle perpétuelle ascension vers la lumière pure! — Se lever à midi pour tuer le temps; quitter le club pour le bois et le revenir du bois au club; faire attendre précipitamment pour aller dire à ses amis: Mon Dieu, que je m'ennuie! sommeiller par abonnement dans une stalle orcheestre, et se réveiller tous les soirs au même endroit pour en faire: Bravo! — Quand on est officier de la Légion d'honneur relire chaque jour et dans tous les journaux l'article que Châtelain fit et rélit pendant quinze ans dans le *Courrier français*; — s'attabler au dominos jusqu'au jour où l'on se met au lit pour ne plus se relever, et donner l'équilibre européen pour l'air triomphe de pouvoir s'écrier: Six partout! — quelle splendeur!

Connaissez-vous quelque chose de plus nuis que cette comparaison de dithyrambe: — Paris est la tête de la France! À ce compte, les provinces ne seraient plus que des bras et des jambes, et nonobstant les provinces n'attendent point toujours pour agir que Paris ait daigné penser. Ce fétichisme de clochers, d'autant plus misérable que le Parisien n'a pas, comme l'Anglais de Londres, le courage d'être sincèrement amoureux de sa ville natale — (Paris pour lui est une vieille maîtresse qui le méprise, et dont il se venge en la déchantant, quoiqu'il la vante à ceux qui ne l'ont point vue), ce fétichisme est surtout digné d'étude quand le Parisien s'avise de faire aux provinces l'honneur de les visiter.

II.

Lorsqu'un Parisien, fier d'être né rue Lafitte, d'avoir des lacs Notre-Dame des Lorettes, et d'habiter, à la hauteur d'un mètre de Cocagne, vingt-cinq pieds carrés divisés par des cloisons minces, et où l'on entend ce qui se fait tout bas et jusqu'à ce qui se pense; quand ce Parisien est arrivé au jour du départ, il feint une mélancolie protectrice. Ce petit air résigné cache toute une poussée d'amour-propre prête à épanouir. Il a dit à ses amis avec un demi-pli ironique que au coin des lèvres:

— Je vais dans un trou.

Ce trou est pour lui un lot de la terre promise.

À Paris, le jeune beau est perdu dans la foule faite à l'image d'un tailleur célèbre. Il a beau, par une raie qui part de la nuque, diviser sa chevelure en deux camps chaque jour plus tranchés, raccourcir son paletot, étrangler son pantalon, malgré la grâce de son étonnement, les crocs garnis de ses moustaches, l'élegance de son soprano et la supériorité de sa myopie, — il passe parfaitement inaperçu, un, un des favoris de Chevreuil!

En province! — il a si peu plaindre, il va crier à la méticuleuse tyrannie des petites villes où l'on ne fait pas un pas qu'on ne sache d'où l'on vient et où l'on va! — Mais dans son intérieur, quelles délices de voir derrière les rideaux soulevés ces yeux qui s'agrandissent et se fixent, dans les rues ces têtes qui se retournent, ces conversations dont il est le sujet, cet ébahissement entrecoupé de gros rires, — volupté un peu gouaillarde mais inconnue au boulevard de Clichy. C'est là qu'il va arborer les cols insurrectionnels et pousser jusqu'à l'hyperbole les gilets insolents! Être suivi, épié, guetté, dévisagé, analysé, quel ravissement! et, tout fier de cette sensation profonde, pouvoir s'écrier avec humeur:

— En vérité, on dirait que ces crétinisés n'ont jamais rien vu!

Enfin il est arrivé: on entend une sorte de voix de tête et un petit rire toujours d'un goût parfait; des rassemblements se forment, le bruit de son entrée se répand dans l'arrondissement. Quelle merveille! Un Parisien. — Et ne croyez pas que les chemins de fer aient détruit le prestige: le Parisien est encore ou se croit un être tout aussi privilégié que s'il arrivait par le coche après quarante-huit heures de cahotements. — On se précipite autour de lui; la maison s'est faite belle pour le recevoir.

— Ah! c'est bien aimable à vous de vous sacrifier ainsi! lui dit en cherchant la famille.

— Mon Dieu, j'avais un dîner chez madame de T., et quatre bals pour le reste de la semaine; mais je me suis dit: *il faut bien se reposer un peu.*

— Vraiment vous voilà bien embarrassés, mais nous tâcherons de vous distraire. Ah! n'avons-nous pas spectacle aujourd'hui?

— Comment! vous avez un théâtre ici? (On joue sur le mot ici avec un léger déclin conté.)

Le Parisien le sait fort bien, il a sur six ou sept affiches: la *Favorite*, grand opéra, etc., etc. M. ***, un des éternels qui, une fois illustres et usés, font la joie de Paris, ont rempli le rôle de Fernand. Mais lui, qui va jeter des fleurs à M. König, ne croit guère aux théâtres de province. Cependant il daigne annoncer qu'il s'y rendra; c'est encore de l'abnégation. Il est neuf heures et demie; un fracas de chaise l'annonce, il a ou soin d'arriver de manière à interrompre; il jette un coup d'œil sur la salle cent fois plus jolie que la généralité des théâtres de Paris, frêles, dédorés et incommodés. Il se penche au bord d'une avant-scène. Là commence cet effet prodigieux sur lequel il a compté.

Dans une mise qui est une véritable émeute, le dos tourné aux acteurs, riant très-haut, intrépidement insouciant des remontrances du parterre, et d'un scepticisme achevé dans les moments d'enthousiasme, il promène au bout de ses gants paille, sur de petites provinciales qu'il s'amuse à faire rougir, une jumelle énorme. Tout le monde chuchote, les regards s'irritent, il devient point de mire et jouit avec sang-froid de cette gloire sans péril. Dans les entrecôtes, il fait une apparition au foyer, où il scande, avec une aisance bruyante, sa marche et ses paroles, et donne une dernière leçon à tous ces gens de province, en disparaissant un peu après le commencement du dernier acte.

III.

Ce même Parisien trouve, en rentrant, un *chez lui* beaucoup plus confortable que le sien. On s'ingénie en soins inquiets — Il a eu, du reste, la bonté de trouver le dîner passable. Jeannette, un grand cordon bleu, s'est surpassée. Avec ces gens qui n'ont jamais rien entendu, il n'a pas peur du ridicule, il brille; sa vulgarité passera pour de l'aisance, on peut tout se permettre. Les bons mots de l'autre saison, les ironies d'Arnal de 1832, les hors d'œuvre des petits journaux, les anciens *brillants paradoxes*, toutes ces modes ridicules de l'esprit passé, il les porte avec un aplomb merveilleux. Il faut l'entendre démontrer, devant cette famille béante, que la Suisse est un pays de plaines! Comme on se yème devant ces naïvetés jadis en vogue et qui, aujourd'hui, laisseraient froid un domestique de bonne maison! Cette descente n'est-elle pas une primeur pour ces bons provinciaux?

Un des tics du Parisien et qui témoigne de l'empire des habitudes routinières, est de parler à tout propos des pianos qui le bornent aux quatre points cardinaux, du chat et des filles de sa portière, de Félix — de la rue Vivienne, — mille petits caquets qui donnent peut-être l'air autochtone, mais à coup sûr fort insignifiants à quelques lieues de Paris.

Avec les jeunes gens de la localité, qu'il éblouit par sa profonde connaissance des femmes, il lui échappe, avec ce timbre familial que produit un cigare mis entre les dents, un: *nous avons soupé chez Ocy* qui fait courir des frissons d'envie dans les veines des auditeurs.

D'autres fois, un des bonheurs du Parisien est de traîner à son bras, dans une rue de province, ou de promener lentement, en caleche découverte, quelque aspirante aux Délassements-Comiques, effrontément empanachée — aux grands airs criards, amenée tout exprès de Paris pour frapper les provinces de stupeur, et qui paraît encore une bonne fortune à *Brives-la-Gaillarde*. Braver ces pudeurs rougeaudes, insulter aux usages rigides des petites villes, et savourer un scandale qui fait fermer pendant deux jours les volets des maisons à principes, voilà qui valait les trois cents lieues du voyage!

Le lendemain, à la pointe du jour, tout le quartier est réveillé par une mousqueterie subite; c'est le Parisien qui amorce son fusil; on va partir pour la chasse, il paraît dans un costume spécial, négligé plein de recherche, avec lequel bien des pauvres diables s'estimeraient heureux d'aller en soirée; jamais le Parisien, qui est *ouf de la chasse*, ne voudrait paraître en plaine avec une blouse de toile et un pantalon quelconque. Il lui faut un habillement de *chasse*, du linge de *chasse*, une montre de *chasse*, des épingles de *chasse*, — enfin la vignette consciencieuse du *Moniteur des modes*.

Son chien, qui a un nom anglais, appartient à l'une des premières familles du royaume; son fusil, qui est une merveille d'art, a coûté cent louis; sa poudrière et son carnière sont des chefs-d'œuvre de patience. On part; toute la journée les échos ont fort à faire pour répéter les feux de peloton que le Parisien fait à lui tout seul. Vers six heures il rentre harassé, après avoir acheté six francs pièce, au garde-champêtre, qui est en même temps braconnier, une douzaine de perdreaux. Il est proclamé *roi de la chasse*! Au dîner, où il déploie un appétit qui passe pour de l'esprit, il ne tarit pas en proesses de haute vénerie. On écoute dans un religieux silence ces anecdotes, qui commencent toujours ainsi:

« Nous arrivons, avec d'Orsay, au bois de Saint-Amand, où nous avions vu renimer une compagnie de perdreaux. Tout d'un coup Fox arrêté, un lièvre nous part, » etc., etc. Enfin la nécrologie du gibier conclut.

Être léger et sembler être jadis deux petits défauts dont un homme de qualité se sentait très-fier; paraître *étourdi* est encore aujourd'hui une vanité très-cônue.

Dernièrement, au sein de sa robe de chambre et près d'un maigre feu, un vrai Parisien parlait au roulement pacifique des fièvres, du bruit majestueux des torrents des Pyrénées, et se taillait un rôle magnifique de touriste intrépide:

« Nous étions arrivés à un petit sentier très-étroit et très-périlleux, j'allais m'y engager, quand le guide m'arrêta. — Où allez-vous, monsieur? me dit-il.

— Mais, par ici.

— Savez-vous bien, monsieur, qu'il n'y a que les chamois qui vont là.

— Et les Parisiens! répondis-je, et je le suis!

Ce qui, en thèse générale, est assez faux; n'est pas qui veut gamin de Paris.

IV.

Le Parisien est naturellement le héros des soirées de province. On se le dispute, on le consulte, rien ne peut se faire sans lui. Quelquefois, en effet, il veut inaugurer dans ces pays perdus la redowa ou toute autre danse d'Amérique en province, en même temps qu'il essaie de dégoûter trois ou quatre petites jeunes personnes bien gauches, par hasard même il pousse le savoir vivre jusqu'à consentir à faire un tour de valse à deux temps, avec la reine du bal, tous deux seuls dans le salon, — lui, l'air navré et impassible en entendant:

— Comme il valse bien! — Mais le plus souvent, quand on a compté sur lui pour s'amuser, il arrive fort tard, salade à peine, et va s'assoir d'un air grave à une table de lanquenet, où il gagne froidement par fausse honte sept ou huit cents francs à de jeunes clerks de notaire éperdus. Puis, il répond poliment à la maîtresse de la maison: — Je ne danse jamais, madame! — Et se retire de bonne heure avec les remords d'avoir fait tant de frais pour ces nullités grotesques, lui, *homme du monde et Parisien!*

V.

Il y a peut-être à Paris huit ou neuf cents personnes d'esprit supérieur et de loisirs exquis qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, même dans toutes les autres capitales. — Gour-

mez intellectuels, curieux de l'imprévu, vivant de nuances, chez qui tout s'entend à demi-mot ou se devine, et qui parlent une langue, nette, alerte et charmante, la vraie langue française. — Salons d'élus, toujours de six mois en avance sur l'opinion publique, et où régnaient quelques femmes d'une beauté délicate; un levier invisible y fait mouvoir des milliers d'idées, et tout passe par un crible d'une finesse inouïe. C'est de là que partent les nouveautés et les réputations. Parisiens sans le savoir, et qui ont le bon goût de n'être que Français, leur voix cosmopolite n'a plus d'accent, et le goût se tromperait à la saveur électorale de leur esprit. Ils habitent Paris, parce qu'ils s'apprécient, se cherchent et savent qu'ils s'y retrouveront. Ces huit ou neuf cents personnes, d'un charmant commerce et d'une tolérance éclairée, s'appellent: *le monde*. — Le reste est du train, du luxe, du bruit, du monde, mais n'est pas *le monde*. Avoir en lui, avoir mangé des fraises chez des banquiers considérables, s'être entassés six cents parfaitement inconnus les uns aux autres dans trois ou quatre salons splendides, tout cela n'est qu'une affaire d'argent. Habiter Paris n'a rien non plus que donner des lettres de noblesse. Il faut pour être fier de la rue de Rivoli, en être l'architecte, et six fenêtres au premier sur le boulevard des Capucines ne constituent pas un titre à la suzeraineté sur les provinces. — Sauf ce novau rare et choisi de gens d'élite, et qui absorbe les lettres et les arts, Paris n'est après tout qu'une ville énormément plus grande qu'une autre, avec plus de ressources, mais avec non moins d'ignorance et de préjugés.

VI.

Au bout de huit jours, adulé, fêté, pleuré, le Parisien, en élégant costume de voyage, repart pour Paris avec une provision de vanités satisfaites, et rentre triomphant dans son sixième — esclave de son portier, de ses voisins et de ses amis, et prêt à éconduire le provincial qui l'a si bien accueilli, et qui l'aurait *piloté*. Le soir même, après avoir lu avec conviction un article qui débutait ainsi:

— Un Provincial fraîchement débarqué, etc.,

il va applaudir dans un théâtre quelconque un personnage impossible, ingénieusement nommé: *Nigaudin*, coiffé d'un chapeau de 1810, habillé d'une redingote chocolat au lait, chamarré d'un gilet jaune et de gants vert-pomme, et qui représente toute la France, moins Paris. — Et le lendemain, il reprend fièrement ce piédestal de bitume, du bas duquel quatre-vingt-six départements le contemplant!...

XAVIER AUBRYET.

Bibliographie.

Voyage illustré dans les cinq parties du monde, par ADOLPHE JOUANE. — 8^e série, comprenant les livraisons 71 à 80. — Bureau de l'illustration, rue Richelieu, 60.

Nous reviendrons sur l'ensemble de cette remarquable publication quand le volume sera achevé, ce qui ne tardera pas, comme on le voit par le chiffre des livraisons de cette nouvelle série, l'ouvrage devant être complet en 100 livraisons dont il ne reste plus que vingt à publier. Les livraisons 71 à 80 qui composent le huitième cahier ou le huitième série, contiennent 80 gravures dans la description de l'Afrique, qui fait le sujet du texte. L'auteur nous conduit en Espagne en quittant l'Afrique avant des embarquer à Cadix sur un bâtiment anglais en destination pour les Indes orientales. De Calcutta il ira en Chine pour revenir sur les côtes du Chili, après avoir relâché dans l'Océanie. Son voyage comprendra donc, comme il l'a annoncé, le tour du monde; et si on n'y trouve pas la description complète de tous les points du globe, du moins y trouvera-t-on les traits généraux des grandes divisions, le caractère distinctif des races et des diverses civilisations de l'univers. La lettre suivante qui nous vient d'un pays où l'histoire des voyages fait partie de l'instruction populaire, est un témoignage que nous sommes heureux de pouvoir apporter à l'appui de l'approbation que les lecteurs curieux de notre pays ont donnée à cette publication, qui est, comme les *Journaux Illustrés de la révolution* de 1848, dont nous avons également emprunté les éléments pittoresques à l'illustration, un appendice de ce recueil consacré à l'histoire des événements contemporains:

« Aux Editeurs du Voyage illustré dans les cinq Parties du Monde.

« Il n'y a guère de récits de voyage publiés depuis cent ans que je n'aie lus avec un intérêt qui est devenu une véritable passion. Quoique je ne m'attende pas à trouver dans le *Voyage illustré* rien que je n'eusse déjà lu ailleurs, je ne veux pourtant pas vous laisser ignorer que j'ai été frappé de la manière dont l'auteur a relevé, dans son récit, les traits les plus saillants des relations modernes. Son livre est digne du plus grand succès, et j'espère que vos compatriotes ont assez de goût et de curiosité pour que le succès ne lui manque pas. Quant à vos dessins, ce sont des chefs-d'œuvre de vérité. Nos dessinateurs qui tiennent plus à être agréables qu'à rester fidèles, et qui sacrifieront trop la vérité et la nature à la fantaisie et à l'effet, devraient bien prendre exemple des vôtres.... Je vous fais mes sincères compliments, messieurs, en vous priant de m'envoyer, dès qu'il aura paru, votre huitième cahier, et de renouveler mon abonnement à votre excellent journal.

» Je suis, etc.

» J. S.

Nous remercions M. J. S. de ce témoignage donné en termes si obligants. Nous lui devons, toutefois, en échange des paroles impitoyables où il compare les dessinateurs de son pays à nos dessinateurs, un aveu qui consolera sa dignité patriotique. Nos compatriotes ne sont que médiocrement curieux. On les a habités pendant vingt ans à lire des méchants romans dans des mauvais journaux. En ce moment ils commencent à croire qu'on les a endormis sur un volcan, mais on se réveille et ils ne songent qu'à danger qu'ils ont couru et pas encore au régime qui peut les tenir éveillés.

Correspondance Illustrée.

A M. LE REDACTEUR EN CHEF DE LA Patrie.

Malgré tout ce que j'ai pu lui dire, mon noble époux, suivant l'exemple de ceux de sa race, vient d'émigrer avec son fils. Veuillez, monsieur, lui envoyer son journal à Pontoise, rue du Marché-à-Yeaux, n° 50, où il s'est mis à l'abri de l'invasion des barbares qui sont à nos portes. Quant à moi, Héloïse Grenouillard, née de la Marre, je reste à Paris pour voir ce que nous allons devenir. Mais je ne serai point infidèle au mot d'ordre du parti. Je m'abonne à l'Assemble nationale pour connaître l'adresse des marchands qui ont voté contre nous. Je vais, d'accord avec mes belles amies, Fernande de Badoulet, Isabelle de Cornuquet, Chloride de Ramponneau, ouvrir une croisade contre ces ténés, qu'il faut ruiner en les obligeant à nous vendre leurs marchandises à 5 pour cent au-dessous du prix courant. Nous invitions toutes les femmes honnêtes et modérées à suivre notre exemple pour apprendre à vivre aux Français. Je viens, pour commencer, d'acheter une douzaine de serviettes que j'aurais payé deux francs de plus chez mon fournisseur ordinaire, excellent électeur à qui je ne suis pas lâchée de laisser ce petit profit pour l'encourager.

M. Grenouillard de la Marre, mon digne époux, me pardonnera la parole un peu vive qui m'est échappée dans un moment où il s'agissait moins de le retenir que de me le refuser à le suivre. La guerre qu'il s'agit de faire à nos ennemis ne le regarde pas en effet; il peut donc demeurer à Pontoise; il peut même, s'il le veut, n'en pas revenir, afin d'ôter à cette parole regrettable le sens proverbial qui en fait une sorte d'injure.

Agrez, etc.

HÉLOÏSE GRENOUILLARD, née de la Marre.

Paris, le 15 mars 1850.

P. S. Le magasin de mon marchand de serviettes ne désempât pas; c'est un homme ruiné. On dit qu'il vend pour 20,000 fr. par jour. Il gagne à peu près cent de moins qu'un autre; calculez ce qu'il perd... Nos anciens fournisseurs ne vendent plus rien; ils gardent tous leurs profits pour eux.



— Non, monsieur, je ne veux pas émigrer à Pontoise. — Allez-y sans moi; vous avez déjà l'air d'en revenir.

Geoffroy Saint-Hilaire.

Vie, Travaux et Doctrine scientifique d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, par son fils M. ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — Paris (Bertrand), 1849. — In-8° (479 pages).

Le publicateur de ce livre, l'auteur a non-seulement rempli un pieux devoir, mais il a mis en relief les principes généraux qui président au développement de la zoologie. Cuvier et Etienne Geoffroy Saint-Hilaire n'étaient pas des rivaux vulgaires. Leurs discussions ne reposaient point sur une jalousie de métier; elles avaient pour but l'intérêt même de la science. L'un, génie puissant d'induction, ne tirait l'épave des faits que les résultats strictement rationnels; l'autre, esprit éminent de généralisation, ne cherchait que l'unité dans la variété des choses. Cuvier, avec quelques os, reconstruit le squelette d'un animal antédiluvien, tandis qu'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire retrouve les os de l'homme et de leurs analogues dans tous les autres animaux vertébrés. Le crâne est pour lui une vertèbre transformée qui contient un énorme épanouissement (cerveau) de la moelle allongée. Les osselets de l'oreille (trier, enclume, marteau, os lenticulaire), qui paraissent échapper à toute analogie, il en reconnaît les vestiges jusque dans les pièces (opercules) qui recouvrent les branchies chez les poissons.

Telle est au fond la célèbre théorie de l'unité de composition organique à laquelle Geoffroy Saint-Hilaire a attaché son nom. Peu de temps après ces mémorables discussions, j'entrepris moi-même de signaler le point de vue historique de la question. La lutte, disais-je, entre le principe de l'unité rationnelle et le principe de la multiplicité de ce qui existe, n'est autre chose que la guerre scolastique connue, au moyen âge, sous le nom de nominalisme et de réalisme. Les controverses de Guillaume de Champeuse et d'Abelard à l'université de Paris se sont reproduites sept siècles après, au sein de l'académie des sciences, entre Georges Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Il n'y a de changé que le nom et la forme... La conclusion à l'unité est un besoin instinctif aussi nécessaire à notre raison que la nourriture à notre corps. Toute pensée généralisée; seulement telle généralisation est plus ou moins étendue et domine un plus ou moins grand nombre d'objets particuliers... Tous les problèmes scientifiques, moraux et sociaux se rattachent immédiatement à l'instinct de notre raison. Communauté, classification, attraction, cohésion, affinité, fraternité, égalité, liberté, tout cela se range sous une seule et même bannière: la tendance à l'unité... La raison progresse et ne reste pas immobile à la place qu'elle occupe; seulement dans une époque de transition, comme la nôtre tout paraît en mouvement, incertain, incertain; les esprits sont dans un état d'oscillation... Ces paroles furent citées à la tribune en 1836 dans l'Assemblée nationale. Je ne me croyais pas alors si peu prophète.

Mais je reviens à Geoffroy Saint-Hilaire, le Platon de la zoologie. Quand on a lu sa vie dans le livre de son digne fils, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'homme ou du savant. Son dévouement pour ses semblables comme pour la science, son désintéressement et sa probité, devraient partout trouver des imitateurs. Geoffroy Saint-Hilaire consacra sa vie entière à l'agrandissement du Muséum, et créa l'enseignement zoologique en France. C'est à lui que Cuvier doit sa destinée. Au commencement de 1798, Berthollet offrit à Cuvier et à

Geoffroy Saint-Hilaire d'accompagner Bonaparte dans une lointaine expédition: l'un refusa, l'autre accepta. C'est encore à Geoffroy Saint-Hilaire que la science doit les fruits de l'expédition d'Egypte. Etonnons ce remarquable épisode: « Toutes les richesses scientifiques de la commission allaient tomber aux mains des Anglais. Le général Hutchinson en avait réclamé la remise, et Menou l'avait consentie par l'article 16 de la capitulation du 31 août. Ainsi nos savants et nos artistes n'avaient travaillé trois ans et demi au milieu de tous les périls, plusieurs d'entre eux n'avaient succombé sur le sol de l'Egypte, que pour préparer à l'Angleterre de plus riches trophées! Qui pourrait peindre l'indignation des Français à cette nouvelle? Les protestations furent unanimes et énergiques. Entraîné par elles, honteux lui-même de l'acte qu'il avait signé, Menou fit entendre, après coup, quelques molles représentations. Mais Hutchinson, on devait le prévoir, répondit: « Le traité est signé; l'article 16 sera exécuté comme les autres. » La question semblait donc jugée; et déjà le littérateur Hamilton, venu en Egypte à la suite de l'armée britannique, avait mission de se faire livrer, pour les conduire à Londres, les dépouilles des savants français. Mais dans cette extrême même, la commission, abandonnée de tous, ne voulut pas s'abandonner elle-même. Geoffroy Saint-Hilaire et ses collègues Savigny et Delille se rendirent en députation au camp anglais. Le général Hutchinson les reçut avec politesse mais avec froideur. Ils durent qu'il n'avait le droit de leur ravir des collections. Ce fut alors, dit l'historien de l'expédition d'Egypte, que par un élan courageux, par une inspiration énergique, Geoffroy Saint-Hilaire sauva une partie que tout le monde considérait comme perdue. « Non, s'écria-t-il, nous n'obéissons pas! Votre armée n'entre que dans deux jours dans la place; eh bien! d'ici là, le sacrifice sera consommé. Nous brûlerons nos richesses. Vous disposerez ensuite de nos personnes comme bon vous semblera. »

C'était le cri d'une patriotique indignation: il ne pouvait manquer de retentir dans les cœurs français. Savigny surtout s'associa avec chaleur à la résolution de son ami: tout sera détruit, rien ne sera rendu; il le déclare aussi. Ainsi les rôles étaient renversés, les vaincus menaçant; Hamilton, pâle, silencieux, semblait frappé de stupeur: « Oui, nous le ferons, » s'écria Geoffroy Saint-Hilaire. C'est à la célébrité que vous visez; eh bien! comptez sur les souvenirs de l'histoire: vous aurez aussi brité une bibliothèque à Alexandrie! » L'effet produit par ces paroles fut magique. On eût dit qu'un bandeau se détachait tout à coup des yeux d'Hamilton. Il avait revêtu une dévotion, mais facile illustration; il ne voyait plus devant lui que la réputation qui pose encore, après douze siècles, sur la mémoire d'Omar. La victoire morale de Geoffroy Saint-Hilaire fut complète. Hamilton vaincu, Hutchinson ne pouvait parler à l'étranger. Il avait l'esprit trop droit pour n'avoir pas senti qu'en de telles circonstances la rigueur est aussi de l'injustice, et sa déference pour Hamilton avait seule déterminé ses premiers refus. Quand l'ennemi des Français devint lui-même leur avocat; Hutchinson se rendit aussitôt à des conseils conformes à ses propres inspirations, et l'article 16 de la capitulation fut annulé. Français qui en lit l'histoire, brillante au début, si triste à la fin, ne fut de nous, grâce à nos savants; s'arrêter sur un souvenir de gloire nationale. »

Jusqu'au dernier souffle d'une vie si bien remplie, Geoffroy

Saint-Hilaire était constamment préoccupé de ces idées d'unité et d'harmonie qui sont tout à la fois la base de la science et de la société. C'était la son culte; les intrépides et les honneurs mondains n'étaient pour lui que vanité. En un mot, c'était une grande intelligence entée sur un noble cœur.

H.

L'Éducation du foyer, conseils aux mères; par madame A. Molinos-Laitte. — In-18. — Paris, Desesserts, passage des Panoramas, 33.

Ce petit traité, aussi élégamment écrit que raisonnablement pensé, est de nature à attirer l'attention des familles. L'Éducation du foyer s'adresse aux mères qui élèvent elles-mêmes leurs filles, et se divise en trois parties correspondant aux principales époques de l'éducation des jeunes personnes depuis l'enfance jusqu'à l'entier achèvement des études. Les aperçus fins et les observations délicates que renferme chacune de ces trois parties assurent un succès durable au petit livre de madame Molinos-Laitte, et dont le talent s'est déjà fait connaître par un remarquable volume de poésies ayant pour titre: Les Solitudes.

Subscription

POUR L'ÉRECTION D'UNE STATUE A MAHÉ DE LA BOURBONNAIS.

En 1847, le conseil colonial de l'île Bourbon s'associa d'instinct à la pensée qui avait fait ouvrir, à Paris et dans les principaux ports de mer, une souscription pour l'érection sur l'une des places publiques de cette colonie d'une statue à Mahé de la Bourdonnais, ancien gouverneur général des établissements français dans l'Inde et des îles de France et de Bourbon. Cette assemblée vota une somme de 20,000 fr. pour cet objet, auxquels il faut ajouter les produits de la souscription ouverte tant en France qu'à Bourbon, à l'île Maurice et dans l'Inde.

Le montant des souscriptions, presque entièrement réalisées, s'élevait en février 1848 à 29,200 fr. Tout était résolu depuis cette époque. Par les soins du contre-amiral Grab, ancien gouverneur de Bourbon, appelé récemment au commandement de la marine à Alger, cette patriotique entreprise va être continuée. Le ministre de la marine a bien voulu autoriser la formation d'un nouveau comité composé des deux représentants de l'île Bourbon à l'Assemblée législative, de M. Lebas, ingénieur de la marine, directeur du musée naval, de M. Malvoix, colon de l'île Bourbon, et de M. Raymond-Legrand, chef du bureau des finances à la direction des colonies. Ce comité est chargé de diriger tout ce qui se rattache tant à la suite à donner à la souscription qu'à l'érection de la statue. On peut donc espérer que bientôt la colonie de Bourbon sera dotée d'un monument qui rappellera à tous la glorieuse époque où Mahé de la Bourdonnais élevait si haut l'honneur de notre pavillon dans les mers de l'Inde.

La souscription continue d'être ouverte: A la caisse du payeur, au ministère de la marine; chez MM. François Durand, banquiers à Paris, rue Neuve-des-Mathurins, 43, et chez les membres du comité.

M. Vandermeersch, sa charmante fille Emilie et ses petits oiseaux sortiers, leurs élèves, vont partir pour Londres, où ils sont appelés par des personnages considérables de la Gentry et où ils attendent les succès les plus flatteurs au milieu de la haute aristocratie britannique. Mademoiselle Emilie Vandermeersch n'a pas voulu quitter Paris sans donner à la population de cette ville si éminemment artistique, un témoignage de sa reconnaissance. Ce spectacle curieux, qui n'a encore été donné qu'à nos salons et pour ainsi dire en petit comité, va être rendu accessible à tout le monde; les moins riches pourront goûter un plaisir jusqu'ici réservé aux heureux du siècle; pendant quinze jours, à partir du 26 mars courant, mais pendant quinze jours seulement, mademoiselle Emilie donnera deux représentations par jour, l'une à deux heures de l'après-midi, l'autre à huit heures du soir, boulevard Montmartre, n° 3. A l'entré, le prix des places est fixé à 5 fr. et à 1 fr. 50 c. pour les enfants au-dessous de sept ans; c'est ainsi que mademoiselle Emilie entend payer sa dette à la puissance du siècle.... à la démocratie.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Une batterie de cuisine.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lecœur et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, 28, rue de Valenciennes.